

« Je suis différent. Mais que cela ne vous contrarie pas. »

PHILIPPUS THEOPHRASTUS AUREOLUS
BOMBAST VON HOHENHEIM, ALIAS PARACELSE

Fayne

ANN-MARIE MACDONALD

Un parfum de cèdre (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Flammarion Québec, 1999; (semi-poche), Flammarion Québec, 2000; (format poche), Flammarion Québec, 2015.

Le vol du corbeau (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Flammarion Québec, 2004; (semi-poche), Flammarion Québec, 2005.

L'air adulte (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Flammarion Québec, 2015.

Ann-Marie MacDonald

Fayne

L'HISTOIRE FANTASTIQUE DE C. BELL

Traduit de l'anglais (Canada)
par Paul Gagné

roman

Flammarion >
Québec

Paul Gagné tient à remercier Lori Saint-Martin qui, avant son départ, l'a éclairé de bons conseils.

CORRECTION

Nicolas Gagné, Johanne Viel, Julie Robert

COUVERTURE

Tableau de Simon Antony Wilson

Design graphique : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Illustration Fire Salamander (Salamandra salamandra/Mewers Konversations-Lexikon 1897, de Hein Nouwens/Adobe Stock

Mise en pages : Michel Fleury

TITRE ORIGINAL : Fayne

ÉDITEUR ORIGINAL : Alfred A. Knopf Canada, filiale de Random House of Canada Ltd.

© 2022, A.M. MacDonald Holdings Inc.

© 2024, Flammarion Québec pour la traduction française

ŒUVRES CITÉES

– Mary Somerville, *De la connexion des sciences physiques*, traduit de l'anglais sous les auspices de M. Arago par M^{me} T. Meulien, Paris, Librairie de F. G. Levrault, 1837, p. VII-VIII.

– Sénèque le Jeune, *Lettres à Lucilius*, volume deux, traduction par Joseph Baillard, Paris, Hachette, 1914.

– William Shakespeare, *Œuvres complètes, Sonnets*, traduction par François-Victor Hugo, Pagnerre, 1872.

– Nathaniel Hawthorne, *Le Faune de marbre*, traduit de l'anglais par Roger Kann, Paris, José Corti, « Domaine romantique », 1995, p. 151.

– *Le Caractère*, par Samuel Smiles, traduit de l'anglais par M^{me} Charles Deshorties de Beaulieu, Paris, E. Plon et C^{ie}, imprimeurs-éditeurs, 1877, p. 212.

– William Shakespeare, *Henri IV (Seconde partie)*, *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduit de l'anglais par François-Victor Hugo, Pagnerre, 1872.

– Edgar Allan Poe, « Le corbeau », dans *Histoires grotesques et sérieuses*, traduction de Charles Baudelaire, Michel Lévy frères, 1871.

– William Shakespeare, *Le Roi Lear*, *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduit de l'anglais par François-Victor Hugo, Pagnerre, 1872. (Citation remaniée)

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-184-6

ISBN (PDF) : 978-2-89811-185-3

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-186-0

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024

Imprimé au Canada sur papier Enviro 100 % postconsommation

flammarionquebec.com

PAR ÉGARD POUR CEUX QUI, en ouvrant ce livre, auront pour unique objectif de trouver réponse à la question qu'on me pose le plus volontiers, à savoir: « Quel est le secret de la longévité conjugée à la vivacité d'esprit? », et pour leur éviter de parcourir cet ouvrage en vain, je précise d'entrée de jeu: je suis immortelle.

La dernière affirmation vous poussera peut-être, Lecteur, Lectrice, à vous interroger sur ma prétendue « vivacité d'esprit »; mais où réside la preuve de ma mortalité? Je ne suis pas encore morte. Et vous qui lisez ces mots non plus.





omposé de quelque cinq mille hectares de lande ondulée, le domaine de Fayne se déploie à la frontière sud de l'Écosse – ou à la frontière nord de l'Angleterre, selon le point de vue. En vertu d'un caprice géologique, un lac ancien fut isolé et, au cours des millénaires, se changea en une vaste lande où, il y a près de six cents ans, les ancêtres des pairs actuels, renonçant au vol de bétail, s'approprièrent un vaste territoire riche en terres arables. Pendant environ un siècle, la famille prospéra grâce à des fermages. Puis, en raison d'un malaise économique généralisé, elle fut plongée, à l'instar de tant d'autres, dans la gêne; contrairement à d'autres, toutefois, les Bell ne bénéficièrent pas de la reprise, la voie ferroviaire ayant contourné le comté. De toute façon, le quinzième baron Bell avait entre-temps vendu l'entièreté des terres ancestrales, sauf la lande sans valeur.

Conçue à l'origine comme un château fort, la maison fut ceinte de douves dont on souligne obligeamment l'existence au visiteur, les hautes herbes qui y poussent donnant l'impression de prolonger le terrain plat environnant. Entre ces douves vestigiales et la maison, un flot de campanules et de stellaires laisse deviner l'existence de jardins en terrasses s'élevant jusqu'à une *avant-cour* cendrée, preuve du triomphe de la fonction sur le goût dans une région soumise aux aléas du temps.

La Maison de Fayne est un imposant manoir de quatre étages constitué pour l'essentiel de granit écossais, à l'exception de l'écusson en roche calcaire qui porte les armoiries de la famille: une *Salamander rampant* battue par les intempéries dont les origines demeurent obscures (au même titre que sa devise presque illisible, mais de toute évidence apocryphe: *NEMO VENIT AD MATREM, NISI PER ME*).

Il est impossible d'accoler à l'architecture de la Maison de Fayne une appellation usuelle ou familière: en effet, les mots généralement acceptés échouent à rendre compte de la diversité et de l'excentricité de ses composantes. Le haut toit de la structure, peut-être plus lourde qu'élégante, atteste la forte influence du style seigneurial écossais. Cependant, un portique et quatre colonnes doriques ornent les imposantes portes en chêne, et l'arc roman du frontispice est flanqué de rangées de hautes fenêtres arrondies à

la normande, de style anglo-flamand, encore pourvues du vitrage dont s'enorgueillissait le seigneur visionnaire qui l'avait installé dans l'espoir d'attirer sous son toit la grande souveraine Élisabeth I^{re}, laquelle, hélas, ne vint jamais. L'eût-on informée de l'existence du ruisseau à truites*, Sa Majesté, en remontant la mer du Nord, aurait peut-être bifurqué à gauche à la hauteur de Berwick-on-Tweed.

La structure actuelle s'élève sur l'emplacement autrefois occupé par l'abbaye Sainte-Brigitte. Une inspection attentive des fondations révèle également des vestiges de maçonnerie romane qui laissent croire que, à une certaine époque, un fort se dressait à cet endroit. Comme le domaine se situe entre le mur d'Hadrien, au sud, et sa contrepartie, le mur d'Antonin, œuvre inachevée, au nord, on imagine mal contre quoi les occupants du fort se protégeaient. Si, en se penchant, on écarte la mousse et le chiendent qui voilent la maçonnerie impériale en ruine, on observe çà et là des traces d'une construction de pierre sèche rappelant celle du *broch*, type d'habitation fortifiée remontant aux Celtes de l'âge du fer. Au sujet de la période antérieure, les documents historiques restent muets. Ensemble, ces vestiges avalisent la thèse de ceux qui soutiennent que Fayne fut pendant longtemps un territoire contesté, bien que la nature de sa valeur, stratégique ou économique, se soit perdue dans la nuit des temps.

Après avoir rempli un bref formulaire de décharge, les invités sont libres de visiter les pièces principales de la maison. Parmi les curiosités les plus remarquables, mentionnons les importantes collections de lépidoptères et de coléoptères.

La lande environnante comprend des marais, des ruisseaux et des fougères, des vallons boisés et des monts balayés par les vents, de petits lochs et des combes secrètes qui feront les délices des naturalistes chevronnés ou amateurs et récompenseront les randonneurs du week-end. (On incite les promeneurs à rester dans les sentiers, les sections les plus verdoyantes étant aussi les moins solides. En cas de brouillard, on leur recommande de rester immobiles jusqu'à ce que celui-ci se dissipe.)

Merci de visiter la Maison de Fayne, foyer apatride. Au bénéfice des futurs visiteurs, nous vous prions de laisser le présent guide sur la console du grand hall en sortant.

**Hélas non accessible aux visiteurs.*

Première partie

« *Scientia potentia est.* »

FRANCIS BACON

1

— J'AI UNE IDÉE, PÈRE.

— *Hum?*

J'examinais avec sa loupe la plume d'un *Vermiphagiora rubifortan*. Je l'avais recueillie au milieu d'un écheveau désordonné qu'une domestique aurait pu trouver sur le bureau et jeter à la poubelle, erreur qu'elle espérait se faire pardonner. (On ne lui pardonnerait pas.)

— Rendons-nous dans l'aire de nidification de cet oiseau.

— Et où se trouverait cet endroit?

— «Abrupte paroi rocheuse surgissant de la mer, elle forme l'extrémité d'un archipel sans nom de l'antipode austral; on la distingue clairement la nuit en raison de la phosphorescence du guano dont elle est généreusement recouverte.»

— *Hi! Hi!*

Il plissa les yeux, saisit la plume rouge entre les branches de sa pincette et posa sur la plume une goutte de colle de la taille d'un grain de sable.

— Pourquoi est-ce amusant, père?

— Ce... ce n'est pas amusant *per se*... À vrai dire... Aurais-tu recommencé à mémoriser des textes, par hasard?

— Père, ce que vous appelez «mémoriser» est dans mon cas un processus involontaire. Ce que je lis, je le retiens. Pour moi, c'est sans effort.

— Et où en es-tu dans les L?

— Oh, je me suis attaquée aux M il y a longtemps déjà.

— Vraiment? Ce cher vieux Ménandre.

— Faut-il que j'aille le chercher? Vous voulez vérifier ce que j'ai retenu?

Il sourit.

— À cette heure, j'ai bien peur d'avoir la tête dans le coton.

— Très bien. Alors, à demain, père. Je n'oublierai pas.

— Je serai ravi, bien sûr. Mais n'oublie pas que rien ne presse. Les Anciens sont avec nous depuis plus de deux mille ans. Je parie que Ménon sera encore là lundi.

Nous étions dans son étude, lui assis dans son fauteuil en bois de chêne, moi à côté, juchée sur un tabouret. Sur le bureau s'entassaient des oiseaux partiels que nous reconstituions à partir du tas de fragments, de becs et d'os — ici, un rouge-gorge sans tête, là, un vanneau sans pattes. Mon père inséra la plume rouge dans l'aile de notre plus récent spécimen, et je vis la lueur de la lampe se refléter sur la monture de ses lunettes.

— Père, qu'est-ce que la lumière?

— Eh bien, c'est... une propriété du Soleil. Et du feu, naturellement.

— Oui, mais de quoi s'agit-il?

— C'est... À vrai dire, je ne sais pas s'il s'agit d'une « chose » *per se*.

— Comment se fait-il que nous la percevions, dans ce cas?

Il marqua une pause, mais sans répondre.

— Qu'est-ce que la couleur? demandai-je.

— Ah! La couleur est une propriété de la lumière.

Il reboucha le pot de colle.

— Aristote concevait la lumière comme une perturbation de l'air, mais Démocrite était d'avis qu'elle se compose de fragments appelés atomes, tandis que Lucrèce affirmait que lesdits atomes tombent du Soleil sous forme de pluie. Dans ce cas, le Soleil sera bientôt à court d'atomes. Et vous, père? Qu'en pensez-vous?

— *Hum?* Oh, je pense que le Soleil dispose d'une réserve d'atomes amplement suffisante.

— Mais, s'il n'en compte pas un nombre infini, le Soleil va un jour s'éteindre, comme une lampe.

— Passe-moi le...

Je lui tendis le dé à coudre recouvert de papier de verre.

— Merci.

— Et, si le Soleil meurt, la vie sur Terre s'éteindra — à l'exception peut-être des vers géants qui sillonnent ses entrailles et des serpents qui nagent dans les profondeurs inexplorées de ses océans. N'y a-t-il pas là matière à inquiétude, père?

— Je ne m'en ferais pas trop. Le Soleil est sans doute réapprovisionné en atomes par un... mécanisme céleste.

— Bien sûr! Merci, père. Vous m'en voyez soulagée. Mais quel est donc ce mécanisme?

Il laissa entendre un soupir, presque un ricanement, et secoua la tête.

— Je constate que j’aurai bientôt épuisé ma réserve de savoir.

— Certainement pas, père. En matière d’oiseaux, vous êtes incollable.

Il sourit.

Père n’était pas que mon principal compagnon : c’était aussi mon professeur. Il me faisait profiter de l’éducation qu’il avait lui-même reçue, d’abord de la part de son précepteur (vieux savant dont le nez coulait en permanence), puis à l’école Straifmore. Dans mes rêveries, nous étions amis d’enfance : ensemble, nous endurions avec stoïcisme les coups de trique des maîtres et la brutalité des garçons plus âgés. Père m’enseignait l’art du débat, et nous passions de nombreuses soirées avec nos spécimens ornithologiques à affirmer et à réfuter des affirmations à tour de rôle. César aurait-il dû traverser le Rubicon ? Alexandre aurait-il dû rebrousser chemin à l’Indus ? Pourquoi ? Pourquoi pas ? Père compensait par la philosophie ses carences euclidiennes. C’est ainsi qu’il instilla en moi les Vertus : Courage, Justice, Piété, Tempérance, Sagesse. Et celle qui englobe toutes les autres : Vérité. Son but était que je parvienne, comme lui, au Bonheur. Il suffit d’accepter ce qui échappe à l’emprise de la volonté et que les Stoïques appellent « nature ». Père m’apprit à me représenter la vie comme un chien attaché à une charrette. La charrette est la nature. Le chien est le moi. Lorsque la charrette s’ébranle, le chien peut trotter gaiement à côté d’elle ou traîner la patte. Son choix influence son expérience du voyage, mais ne détermine en rien sa trajectoire. Et comment établir ce que requiert la nature ? Par la grâce d’un impitoyable examen de conscience. Ainsi, je connaissais le Latin, la Logique et la Rhétorique, et père avait même réussi à introduire dans ma tête une maîtrise tolérable du grec, *id est Tí δύσκολον; Τὸ ἑαυτὸν γινῶναι*. Ou, ainsi que Thalès de Milet le dirait de nos jours : « Quelle est la chose la plus difficile dans la vie ? » Réponse : « Se connaître soi-même. » Personnellement, je me connaissais très bien : j’étais l’honorable Charlotte Bell du DC de Fayne. Je gardais en réserve quelques noms intermédiaires que j’entasserais dans mes malles le jour où, parvenue à la majorité, je me rendrais à la cour, à condition que mon état de santé me le permette. Car j’ai pour père lord Henry Bell, dix-septième baron du DC de Fayne, pair du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d’Irlande de Sa Majesté. Dans l’immédiat, ma Condition me maintient à l’écart.

— Père, je suis tombée sur une énigme en latin.

— Ah, voilà que tu parles mon langage.

Il sourit, les yeux rivés sur l'oiseau de plus en plus coloré qui se remplumait devant nous, tandis que je récitais :

*Memmi, bene me ac diu supinum
tota ista trabe lentus irrumasti.
sed, quantum video, pari fuistis
cāsū: nam nihilō minore verpa
farti estis.*

La main de père, qui se tendait vers une plume (verte) de pie, s'immobilisa, et je m'empressai de fournir ma traduction :

Ô Memmius, pendant que je gisais longuement sur le dos,
tu m'as nourri généreusement et lentement avec ton rayon.
Il me semble que vous ayez tous eu droit au même traitement :
en effet, on vous a enfoncé une *verpa* non moins imposante!

— On peut interpréter « rayon » comme la tablette sur laquelle on range des provisions, mais que veut dire « *verpa* » ?

Il joignit les mains, noua les sourcils et s'adressa au bureau.

— Où as-tu... ?

Il se racla la gorge.

— Où as-tu déniché cette strophe... obscure ?

— On la doit à Catulle.

— Tout à fait.

— Bizarrement, le livre, j'ignore comment, était tombé derrière les autres.

— Charlotte. Ma chérie. Je ne t'interdis aucun des livres de la bibliothèque, mais, à l'aube de la maturité, tu dois comprendre que la science est...

— *Scientia potentia est.*

— Tout à fait. Et le pouvoir, sans de solides assises de... de...

— ... connaissances.

— Voilà. Le pouvoir brut s'apparente au feu. Laissé à lui-même, il consume tout sur son passage, y compris lui-même.

— Alors envoyez-moi à l'école !

Les mots avaient jailli sans crier gare. Je vis père frémir, et je sentis mon visage s'enflammer.

Père ne parlait jamais de ma Condition, qui le navrait, et j'aurais préféré m'enfoncer une aiguille dans le pouce plutôt que de lui

causer une douleur, fût-elle passagère, en soulevant la question... comme je venais de le faire par inadvertance.

— Pardonnez-moi, père. Je me suis laissé emporter. Ai-je toujours été ainsi ?

Il sourit tristement, retira ses lunettes, frotta l'arête de son nez et posa sur moi ses doux yeux bleus.

— Tu es prête à aller plus loin. C'était prévisible, étant donné que tu atteindras bientôt...

Il avala sa salive.

— ... un âge où tu cesseras d'être une enfant sans être encore une femme.

— Je n'ai aucun désir de devenir une femme.

— J'ai bien peur qu'on ne puisse choisir, ma chérie.

— Dans ce cas, je n'ai aucun désir d'être une lady.

— Je comprends. Personnellement, j'échouerais lamentablement dans cette mission.

Un silence complice s'installa de nouveau, alors que nos têtes étaient penchées sur notre spécimen.

— Quel nom allons-nous lui donner, père ?

— Attendons de voir de quoi il aura l'air lorsque nous l'aurons terminé.

Je lui tendis le péroné gauche d'un lagopède des Alpes et le regardai enfoncer l'os minuscule dans sa rotule minuscule.

— Beau travail, lord Henry.

— Merci, mademoiselle Bell.

Précisons-le d'emblée : les spécimens de père étaient morts longtemps avant de lui parvenir. Le bocal de cyanure et les trophées de chasse, très peu pour lui : l'idée d'infliger de la souffrance lui était insupportable.

Il me tendit les pincettes.

— À toi l'honneur.

Je choisis la plume d'aile d'un étourneau améthyste (*Cinnyricinclus leucogaster*). À l'aide d'une goutte de colle, je fixai la plume violette à côté de la rouge.

— Lorsque notre créature sera complétée, que diriez-vous, père, de l'envoyer à la Société royale d'Édimbourg et de la présenter comme une découverte récente ?

Il gloussa carrément.

— Que penseraient ces grands savants de notre « oiseau rare » ?

Il éclata de rire sans retenue, et je l'imitai.

Ma plaisanterie s'expliquait par l'absurdité de notre « spécimen » tout autant que par l'idée que nous puissions nous abaisser à mentir, lui et moi ; car père était l'incarnation même de la Vertu. Et j'étais la fille de mon père.

Me levant, je l'embrassai sur le front.

— Ne veillez pas trop tard, père.

Il me tapota la main et murmura :

— Mon trésor.

Je quittai la pénombre de son étude pour m'enfoncer dans les ténèbres du grand hall, aussi glacial et massif qu'un navire englouti. En hauteur étaient accrochés, presque invisibles dans l'ombre, des épées croisées, des haches de guerre et des bois d'animaux qui, conjugués à des boucliers, à des enseignes et à d'autres « gabions » du même acabit, rappelaient l'époque turbulente où les Bell chassaient pour le plaisir et se battaient pour l'honneur. Mes chaussures à semelle de daim silencieuses sur les dalles de pierre, je me dirigeai vers les grandes portes en chêne et, tirant sur les anneaux de fer, les ouvris toutes grandes. La lumière du jour qui entra à flots m'éblouit : malgré les nuages, le soleil voilé éclipsait sans mal la lampe de l'étude de père.

Mes yeux s'acclimatèrent et je contemplai la lande qui, parcourue de puissantes vagues émeraude et brun foncé, de plis marron et d'écume jaune, s'étirait jusqu'à l'horizon gris. En août, les bruyères, empourprées par le sang des Pictes, en embraseraient de vastes pans. Pour l'instant, j'avais sous les yeux la lande d'avril, et son manteau aux teintes plus sages me plaisait autant, voire davantage.

Ayant gagné le portique, je refermai les portes derrière moi et m'attardai le temps de glisser mes pieds dans des bottes de caoutchouc crottées. De part et d'autre, des urnes de marbre au liseré noir se dressaient, leurs piédestaux maculés par la grisaille des siècles. D'une marche de pierre, je sautai à pieds joints dans une flaque, puis je traversai en vitesse l'avant-cour cendrée et bondis par-dessus la bande de broussailles et de plantes rampantes. Je glissai sur les talons jusqu'au fond des douves envahies par les fougères et remontai de l'autre côté avant de détalier dans la lande, pressée de déverser un trop-plein d'énergie qui menaçait d'exploser.

Il est impossible de courir dans une lande. De loin, la surface semble lisse, mais, avec ses touffes d'herbes et ses tertres recouverts de bruyères, elle a l'aspect convoluté d'un cerveau : ainsi, les voyageurs enlevés par des fées constatent à leur retour que, en cinq jours dans le monde du petit peuple, cinquante années se sont écoulées dans le nôtre ; de la même façon, une distance de quatre

cents mètres dans la lande équivalait à une lieue sur la terre ferme. Bientôt, incapable de courir, j'avais à pas pesants, soulevée par une joie profonde, car chaque fois la lande m'accueillait, me désarmait et me transportait.

— T'aventure surtout pas dans le marais! cria derrière moi la voix de Knox.

Je levai la main pour montrer que j'avais compris, mais sans ralentir ni me retourner, car ma vieille nourrice croissait chaque jour la même mise en garde.

En fait, il y avait non pas un unique « marais », mais bien une collection de marécages en mutation constante qui, réunis, formaient la lande. Cheminant non sans peine, je fixai l'horizon, où le menhir se dressait au sommet de la butte du Nord. Sur ma droite, un sentier suivait l'ancienne voie romaine qui, telle une colonne vertébrale, s'étirait de la Maison de Fayne jusqu'en haut de la butte. Des générations plus tôt, cette route avait été créée à l'aide de pierres calcaires et de poteries concassées dont le scintillement, les soirs de lune, guidait les voyageurs.

Je marchai dans les bruyères déjà chargées de bourgeons mauves ; je pataugeai dans les carex et me faufilai au milieu des chardons en ayant soin d'éloigner mes cheveux dénoués des bardanes. J'affrontai des buissons de camarine noire – et je fus grondée par un lagopède d'Écosse, fâché de me voir près de son nid. Je m'engageai dans un sentier tracé par les moutons, mais je me lassai vite d'éviter leurs déjections, sans parler des bêtes elles-mêmes qui, seules ou deux par deux, restaient plantées au milieu du passage en m'observant, impavides. Ces moutons n'étaient pas tous à nous ; le jour, tous ceux qui étaient à distance de pâturage étaient libres de se gaver, et ils ne s'en privaient pas, au même titre que les cerfs, dont les crottes étaient presque aussi abondantes.

Je poursuivis. Des abeilles dansaient dans mon champ de vision, et je détectai l'odeur des ajoncs, qui rappelle celle de la noix de coco ; haut dans le ciel, où le soleil avait consumé la brume qui le voilait, j'aperçus, les yeux plissés, une crécerelle en maraude. Le menhir apparaissait et disparaissait au gré des ondulations du sol, et je restais sur les sections les plus élevées, mais aussi les plus ternes, car je savais que l'herbe la plus verte n'était parfois qu'une fine pellicule posée sur un étang sans fond.

Je tenais de Byrn que les Anciens avaient coutume de jeter des trésors dans ces étangs en offrande à la Mère. Informés de cette pratique, les Romains drainèrent les petits lochs dans l'espoir de faire

main basse sur ces richesses. (Rome chuta.) C'est Byrn qui m'apprit à marcher sans risque dans « Fenn », sans m'en tenir aux sentiers de moutons. Notre vieil homme à tout faire m'enseignait des chansons anciennes et tenta de m'initier à l'art d'« emprunter » les yeux du pluvier. Lui seul osait affronter la lande à la nuit tombée pour remplir ses seaux, suivant son propre calendrier lunaire. Byrn savait s'orienter au nez : la lande est un buffet olfactif de tourbe puante et de terreau fermenté, de lombrics, de pluie et de musc – le péril réside dans ce qui est inodore, nommément les vapeurs du marais. Byrn, lui, croyait non pas aux vapeurs du marais, mais bien aux lutins. Sa bouche, lorsque, en proie au doute, il l'entrouvrait, était noire comme de l'encre, tel un étang de mots interdits. J'ignore combien de dents il avait, mais il lui en restait sûrement quelques-unes, car je le voyais manger et il était doté d'un appétit de vivre tel qu'il semblait douter de l'idée même de la mortalité. Si Byrn croyait aux lutins des marais, ce n'était pas parce qu'il était crédule, mais plutôt parce que lui-même était sceptique. En particulier à l'égard des scientifiques qui s'acharnent à analyser un phénomène qu'il comprenait très bien : les nuits où les lutins des marais sont de sortie, il vaut mieux éviter la lande.

Il avait raison : les vapeurs toxiques du marais risquent d'embrouiller l'esprit et de se révéler mortelles, mais pas en raison des émanations *per se* ; à cause des embûches dont est semée la lande, tantôt solide, tantôt liquide, tantôt dans un état mitoyen, sorte de compote capable de vous avaler. Certes, une brume soudaine est périlleuse (pris au piège, on ne bouge plus et on attend qu'elle se lève), mais les journées de beau temps ne sont pas sans danger dans la mesure où elles vous donnent une fausse impression de solidité : on dirait que le sol s'étend jusqu'à l'horizon. Des vaches ont ainsi disparu, englouties. Des gens aussi, sortis se promener et qu'on n'a jamais revus – je tiens cette information de Knox, qui ne manque jamais une occasion de me mettre en garde contre le danger en insinuant en moi la peur, raisonnable ou non. Par exemple : « R'garde jamais un lièvre dans les yeux, à cause qu'il risque de rapporter ton image à un lutin. » « Dis, Knoxy, comment fais-tu pour concilier les lutins et ta foi chrétienne ? » « Dors, mon chou. »

Il est vrai que rien n'est sûr à propos de Fenn – la lande. À commencer par son nom.

Sous mes pas, le sol devint spongieux, et je m'assurai de toujours avoir une touffe d'herbe à portée de main, car, disait-on, des cours

d'eau souterrains font parfois surface sans crier gare. On les entend gazouiller sous terre et on est tenté de suivre leur chant dans l'espoir de les voir monter à la surface, comme pour se prélasser au soleil. N'en faites rien, car leurs eaux risquent d'envelopper vos pieds et de vous entraîner avec elles en se retirant aussi subitement qu'elles sont apparues. Il arrive que ces cours d'eau soient annoncés par le singulier brouillard à l'aide duquel les représentants du petit peuple dissimulent l'entrée de leur monde (dixit Byrn). Du côté est, au-delà de la piste empruntée par les charrettes, j'aperçus justement un banc de brouillard solitaire; même si ma croyance dans les fées s'évaporerait rapidement, j'eus envie d'y entrer, d'entendre le chant du cours d'eau, d'assister à son ascension...

Je m'en abstins. Non pas par crainte de me noyer et encore moins à cause du petit peuple. Non, Lecteur, Lectrice, c'est la pensée de père – désorienté, trahi et assailli par l'inquiétude devant le spectre de ma tunique écarlate disparaissant dans un suaire de brume – qui serra mon cœur et arrêta mes pas.

«Jamais revus»? Pas tout à fait. Il est bien connu que des cadavres parfaitement préservés ont été tirés des marais. Je caresse le rêve de tomber un jour sur le corps tanné comme du cuir d'un centurion romain, avec sa cape et son épée. En fait, dans l'hypothèse peu probable où je désobéirais à père et connaîtrais une fin malheureuse dans un manteau de brume, je serais peut-être un jour extraite de la tourbe et prise pour une Croisée – si je porte une tunique et des *leggings*, ce n'est pas directement à cause de ma Condition, mais il s'agit d'un de ses avantages. Ne dites pas «invalides», car, dans ce corps qui me transportait de mont en vallon, où résidait la faiblesse? Où résidait la faiblesse dans l'esprit qui avait dévoré la bibliothèque de père? *Mens sana in corpore sano!*

En raison du mutisme de père à ce sujet, les informations que je possédais sur ma Condition m'avaient été transmises par ma vieille nourrice: «Y a des miasmes, des contagions et d'autres cochonneries portés par des courants d'air ou p'têt par des étrangers qui te rendent malade et risquent de t'emporter. Mais pour rien au monde j'te laisserais aller, mon p'tit chou.» Ayant l'habitude de traduire les propos de Knox, je compris que ma Condition se résumait ainsi: je souffrais d'une susceptibilité morbide aux microbes.

Bien qu'elle m'ait privée de camarades de jeu et d'une place dans une des écoles pour filles de gentlemen qui commençaient à essaimer jusqu'ici, dans le nord de l'Angleterre – ou dans le sud de l'Écosse, selon le cas –, ma Condition me conférait une liberté

de corps et d'esprit qui m'était précieuse, car, en me maintenant à l'écart de la société, elle m'affranchissait de ses contraintes, dont celles qui ciblaient le sexe féminin, en particulier l'obligation de porter une robe et de rester assise sans bouger. Si ma Condition était un obstacle, elle était aussi un portail rappelant la sagesse de l'empereur Marc Aurèle, qui écrivit : « L'obstacle est le chemin. » Le jour où je parviendrais à surmonter ma Condition, je serais prête à devenir celle dont je rêvais ardemment : l'honorable Charlotte Bell, intrépide voyageuse.

Invisible depuis la maison désormais, j'étais le seul être humain dans une immensité balayée par le vent. Les collines vallonnées se changèrent en dunes d'Arabie, les cerfs occupés à paître en troupeau de chameaux, le menhir en palmier dans une oasis... Je traversai l'Égypte jusqu'à la Méditerranée, où je montai dans une barque athénienne chargée de soieries indigo en partance pour les rivages sauvages de la Calédonie. Ayant aperçu la terre, je m'arrêtai le temps d'abattre un sanglier, puis je remontai jusqu'aux Highlands où, ayant grossi les rangs d'une horde d'hommes peints appelés Pictes, je contribuai à la déroute des forces d'Hadrien, composées d'hommes en sandales. Puis, faisant un bond audacieux dans le temps, je vainquis l'armée du duc de Cumberland sur le champ de bataille à Culloden. Je trucidai un lion (en fait, j'avais entraperçu un chat sauvage d'Écosse – c'est vrai, je le jure, mais il avait vite disparu au milieu d'ajoncs ondulants). Le sol était devenu plus ferme, et la végétation se raréfiait à mesure que je m'approchais du sommet de la butte du Nord, où je fus accueillie par les vents incessants, capables à la fois de vous scalper et de vous plaquer un sourire sur le visage. (Contrairement aux perfides « courants d'air » intérieurs, les mouvements de l'air en extérieur étaient jugés inoffensifs pour ma Condition.)

Ici, un mur en pierre sèche empêchait les moutons de tomber sur le bord de la rivière, en contrebas, car il y avait de ce côté un dénivelé abrupt. Je me tournai vers le menhir haut de quatre mètres qui se dressait à cet endroit et l'escaladai grâce aux encoches qu'y avaient creusées les intempéries ou des mains anciennes. Au sommet, les pieds fermement ancrés de part et d'autre, les poings sur les hanches, je balayai les environs des yeux et, fidèle à mon habitude, déclamai :

— Ici sont les dragons.

Et ce jour-là, pour la première fois, la phrase me sembla creuse. Puérile.

Je savais, bien sûr, qu'il n'y avait pas de dragons dans le village d'Aberfoyle-on-Feyn, du moins à notre époque, et que la butte du

Nord, si elle se trouvait aux antipodes de mon monde, n'était qu'un gros caillou et le point culminant de notre lande. Tout en bas coulait paisiblement la rivière Water of Feyn, elle-même tributaire du fleuve Tweed, et je m'imaginai avoir sous les yeux les eaux que sir Walter Scott avait contemplées depuis les fenêtres de sa bien-aimée demeure d'Abbotsford. Un pont de pierre enjambait la rivière, et le village s'agglutinait sur l'autre rive. Un clocher ancrant chacune des extrémités de sa grand-rue incurvée, bordée de boutiques et d'habitations. De la fumée montait des cheminées, car la journée était froide. Au-delà du village, des champs bien gras étaient entourés de haies verdissantes, et des moutons punctuaient les prés. Çà et là, au milieu des bosquets d'ormes, on apercevait les toits de chaume des maisons de ferme et des étables de pierre. Et, partout, de luxuriants boisés. Le contraste avec notre domaine n'aurait pu être plus prononcé – d'un point de vue géologique, on aurait pu penser que la Water of Feyn divisait non pas un comté, mais bien deux continents.

À une certaine époque, tout cela nous appartenait. Désormais, nous avons une seule possession dans le village: l'église St. Foy d'Angleterre et d'Écosse ainsi que le cimetière et le presbytère. Malgré tout, ni père ni moi n'assistions aux services. Les Bell entretenaient les lieux pour le bénéfice des habitants d'Aberfoyle-on-Feyn parce que *noblesse oblige*¹. Il faut dire qu'à une certaine époque, tous – y compris les fidèles plus nombreux, mais dotés d'un clocher moins élevé, de l'église presbytérienne – faisaient partie de nos biens meubles.

Je descendis du menhir. On m'interdisait d'aller plus loin. Au moment où je me retournais vers la lande, il se mit à pleuvoir.

En ayant soin de garder la maison droit devant moi, j'avancai pesamment dans un paysage bizarrement désenchanté... composé à présent d'une végétation terne et des bruissements familiers de créatures familières (hormis le chat sauvage – à la vérité, sans doute un blaireau); les roses pastel qui miroitaient sous la pluie étaient de la mousse; le voile magique à l'est, de la brume. Le printemps. La lande.

— Bien le bonjour, mam'selle Charlotte!

Le garçon au petit visage qui venait vers moi en battant les tertres avec une cravache avait pour nom Murdoch Mungo. J'avais grandi avec lui dans les environs. Dans ses rêves, il se voyait comme un « costaud », mais je le vainquais facilement au tir à la corde et il était assez futé pour ne pas m'affronter dans un combat à coups de

1. Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.t.)

bâtons pointus. Comme son père administrait notre domaine, je me montrais infailliblement courtoise.

— Fiche le camp, Mungo. Je suis occupée.

— Je suis pas vot' domestique, mam'selle Charlotte.

— Tout à fait. Eh bien, Murdoch, dans ce cas, je te prierais de m'appeler mademoiselle Bell. Nous ne sommes plus des enfants.

— Le brouillard se lève, vous devriez vous hâter de rentrer. Pour vot' propre sécurité.

Le menton avancé d'un air impudent, il montra le chemin avec la cravache.

— On voit la maison d'ici, Murdoch.

Il régla son pas sur le mien.

— À l'avenir, vous me verrez plus si souvent dans les parages, mam'selle Bell.

Je ne daignai pas répondre.

— J'vais aller à l'école du village, ajouta-t-il.

Je maintins le cap.

— J'vais apprendre les mathématiques.

M'arrêtant, je le dévisageai. J'avais l'habitude de me dépêtrer dans la boue et les ronces, et l'étable où Byrn chantait à l'intention des brebis enceintes ne m'était pas inconnue ; je mangeais du pain et du fromage dans l'arrière-cuisine et, à la moindre occasion, je dormais sur le tapis devant le foyer du grand hall – à vrai dire, j'affrontais avec dédain toutes les épreuves (dans la mesure où on m'y autorisait, étant donné ma Condition). Mais j'étais une Bell ; dans mes veines coulait le sang des barons qui, du haut de leurs cadres dans la galerie supérieure de la maison, lançaient des regards mauvais, et je n'entendais pas me laisser traiter cavalièrement. Je feignis une botte. Le garçon bondit en arrière. Tournant les talons, je me dirigeai vers la maison, contrariée d'avoir obéi à Murdoch Mungo.

Comme d'habitude, je dînai seule dans la salle à manger. Des tranches de viande cuites dans le suif et servies avec de la purée de pommes de terre. Un régal. Et une cuillerée de fromage sur du pain pour dessert.

Après, j'empruntai la porte de service et le couloir au bout duquel, dans l'arrière-cuisine pleine de vapeur, Cook faisait bouillir des os. Dehors, je longeai le tas de cendres et le poulailler, puis je traversai la grange, mes bottes faisant des bruits de succion. Dans l'air lavé par la

pluie, la clochette d'une chèvre émit un tintement cristallin, et une odeur piquante montait des briques de tourbe qui séchaient en piles, abritées par l'étable.

À l'intérieur régnaient d'âcres effluves de cuir et de foin. En hauteur, d'antiques poutres exhalaient leur parfum, et la sueur des pierres ruisselait sur les murs.

Je cherchai du réconfort dans mes corvées coutumières. Du réconfort, oui, parce que je me sentais de moins en moins dans mon assiette. J'appuyai ma joue contre l'énorme tête blanche de Gossamer, tandis que Byrn chantait pour elle la chanson de la traite, et je me laissai apaiser par la musique du lait qui giclait dans le seau. Le vieillard avait un chant pour tout – des paroles sans queue ni tête que, petite, je gazouillais avec lui – et ne reprenait jamais le même air. Dès les premières notes, Gossamer donnait toujours du lait.

Byrn était tassé sur le tabouret, la tête contre le flanc de la vache. Il était chauve comme un genou. Sur son crâne, deux bosses rappelaient, à en croire Knox, la fois où il était tombé sur la tête ou celle où il avait été battu. Quoi qu'il en soit, c'est pour cette raison qu'il avait « le coco fêlé ». Byrn, lui, expliquait ses bosses par « la grande portance » de son cerveau. Ou quelque chose du genre.

Byrn est pour moi aussi familier que ma main placée devant mon visage, et, dans mon souvenir le plus ancien, je vois le sol monter et descendre tandis qu'il avance à grandes enjambées en me ramenant sous son bras, tel un porcelet fugitif, après que je me fus aventurée dans Fenn – la lande, je veux dire.

Il se leva du tabouret – bien que voûté, le vieux sac d'os était plus grand que père – et me tendit le seau. Chaque fois, le goût riche du lait de la vache blanche, encore tiède, me renversait.

Byrn se mit au travail et je le suivis comme une ombre pendant qu'il soignait les chèvres, puis je l'aidai à récurer l'enclos. Avec le baume de Byrn, je frottai une plaque dénudée sur le pelage blanc et noir de Nolan, à l'endroit où il avait gratté une piqûre de frelon (des années plus tôt, Nolan avait tiré ma voiturette et enduré avec une infinie patience canine mes « Hue! Allez, hue! »). Je pompai de l'eau dans l'abreuvoir de pierre, j'enlevai les bardanes de la toison des moutons et, avec la fourche, je déposai de la paille fraîche dans la stalle d'Achille. Dans le fenil, j'allai trouver Cato, enroulée autour de sa portée, et lui donnai une soucoupe de lait. Sans ménagement, je réveillai Maisie et, juchée sur son dos, j'allai dans la cour, en dépit de la boue et des risques pour ma tunique. Elle tenta de me désarçonner et m'aurait volontiers piétinée, mais je la tenais par les oreilles

en devinant son sourire. Je sentais ses soies s'enfoncer dans ma chair malgré mes *leggings*, et ce contact, comme tout le reste, contribua à me rendre une partie de ma bonne humeur.

Avant de rentrer, je m'attardai dans la cour de la cuisine, où je vis Cook attraper une de nos poules. Je la maintins sur le bloc pendant que Cook lui tranchait la tête. Songeant à Marie Stuart, je me demandai : serais-je aussi brave qu'elle? Réponse : oui. De mes lectures, j'avais retenu une croyance des Orientaux : nous revenons à la vie dans la peau d'autres personnes et même d'autres créatures, selon les mérites que nous avons accumulés de notre vivant. Peut-être cette poule avait-elle été le duc de Cumberland. Et peut-être Maisie aspirait-elle à être une jument de guerre dans sa prochaine vie.

Souper en solitaire. Côtelettes et patates bouillies. Et pouding de cabinet, que je dévorai tout entier. (Quelle civilisation ignorant tout de ce gâteau éponge imbibé, de sa crème anglaise et de ses amandes mondées peut se vanter d'être vraiment civilisée?)

Après le souper, armée d'une lampe, je retournai dans la bibliothèque et repris les M. Arrivée à Ménon, je me surpris à refermer le livre d'un coup sec, répugnant soudain à traverser le méridien alphabétique, maintenant que le Z se pointait à l'horizon. Les monstres qui attendaient les Anciens aux confins de leur Terre plate étaient du menu fretin par rapport à ceux sur lesquels je craignais de tomber en atteignant les rivages du Z : un retour à A, nommément. Les ténèbres envahissaient les hautes fenêtres. J'abandonnai le livre, éteignis la lampe et sortis de la pièce en faisant tourner le globe terrestre au passage.

Dans le grand hall, un courant d'air faisait danser les flammes du chandelier au pied de l'escalier de marbre, et, tout là-haut, les bois des animaux donnaient l'impression de bondir de frayeur à la vue du chasseur ; les épées et les haches s'entrechoquaient de nouveau, les enseignes capturées semblaient sur le point de recommencer à voler. Du côté opposé à l'escalier, un triangle de lumière en provenance de l'étude de père annonçait le début de sa journée de travail. Les habitudes nocturnes de mon père s'expliquaient par la faiblesse de ses yeux ; il était sujet à des migraines causées par les rayons du soleil – même à Fayne, domaine où le ciel était pourtant le plus souvent gris. Ainsi, sa journée débutait au moment où s'achevait la mienne.

Franchissant le hall, je passai la tête par la porte. Il leva les yeux en souriant.

— Charlotte, ma fille.

Il déplaça son fauteuil pour me faire une petite place à côté de lui. Je n'allai toutefois pas m'asseoir sur le tabouret.

— Bonne journée, ma chérie?

— Épatante, père. J'ai vu un blaireau.

— Ah bon?

Il se tourna vers son bureau, où il s'apprêtait à rendre sa tête à une mésange charbonnière.

Le soir, nous avions l'habitude de tuer une heure en triant ou en reconstituant des spécimens, ou encore en faisant un brin de lecture à voix haute; cette fois, cependant, incapable de secouer la torpeur qui s'était abattue sur moi sans raison, j'invoquai une envie de dormir induite par une saine fatigue.

— Bonne nuit, père, dis-je.

Je me penchai pour l'embrasser sur la tempe. Il me caressa les cheveux.

— Bonne nuit, mon trésor.

Je cueillis une chandelle et gravis les marches de marbre en ayant soin, comme toujours, de baisser les yeux pour ne pas croiser le regard de la personne dont le portrait dominait le palier. Devant le lourd cadre doré, au moment où j'amorçais l'ascension de la volée de marches du côté gauche, je retins mon souffle et ne recommençai à respirer qu'en haut, une fois dissipée la sensation d'avoir des yeux peints braqués sur mon dos.

Comme d'habitude, M^{me} Knox veilla sur mes ablutions nocturnes avec force histoires et prières et, en prime dans ce cas particulier, un cataplasme de mousse des marais qu'elle appliqua sur l'intérieur de mes cuisses, là où Maisie avait laissé de vilaines marques d'abrasion.

— Il vous faut une selle, mam'selle.

— Vraiment, Knoxy? Est-ce qu'on selle une truie?

Ma journée avait été parfaitement ordinaire. Et, pour la première fois, je la jugeai insatisfaisante.

2

LE SOIR DU 1^{ER} MAI, comme d'habitude, j'aidai Byrn à préparer le feu de joie – non sans avoir d'abord secoué le petit bois, au cas où des créatures s'y seraient nichées – en empilant des bûches de bonne taille, puis de grosses branches d'aulne bien sèches, tombées et recueillies au cours de la dernière année (quiconque coupe un aulne

a son sang sur la conscience). On alluma le feu au coucher du soleil et je chantai avec les autres, mais sans entrain, soudain gênée de m’amuser devant les flammes en compagnie du vieux païen, même si le feu ne brûlait que pour nous, occupants de la Maison de Fayne, y compris père qui, en souriant avec indulgence, vit Byrn feindre de sortir un objet gigotant des flammes avant de le laisser tomber dans ma main : une toute petite salamandre brun-gris – beaucoup moins féroce que sa contrepartie de pierre figée sur l’écusson au-dessus de la porte. Je la libérai en évitant de retenir sa queue ou un de ses membres par crainte de les détacher – comme c’était arrivé plus d’une fois, à mon grand chagrin, quand j’étais petite. Tandis qu’elle s’éloignait, je la vis – sans doute par un effet de la lueur du feu – prendre une teinte bleu vif.

Père servit à tous de l’hydromel et à moi un verre de bière de table, et Cook exécuta un pas de danse, accompagnée par Knox aux cuillers, puis celle-ci décida de mettre un terme aux « folleries » en déclarant que je devais aller me coucher « avant d’attraper la mort ».

Le lendemain matin, je coupai consciencieusement de petites branches de l’orme de montagne qui poussait tant bien que mal près du *bothy* de pierre de Byrn et les attachai au seau à traite afin d’assurer notre protection contre les représentants du petit peuple, qui avaient une façon bien à eux de célébrer Beltaine. Byrn croyait aux fées, Cruikshank aussi ; de son propre aveu, Cook était superstitieuse, ce qui ne contredisait en rien sa foi dans la confession écossaise. Knox, elle, couvrait tous les angles. « Deux précautions valent mieux qu’une », disait-elle. Père, naturellement, était au-dessus de ces croyances folkloriques surannées, mais, en bon aristocrate, il honorait les traditions, plus anciennes encore que son nom de famille dont le respect cimentait entre maître et serviteurs des liens plus profonds que la tourbe sous la lande. J’apportai donc à l’étable un panier rempli de petits pains à l’avoine que je répartis entre les chèvres, les moutons, Achille, Hector et Maisie – laquelle me mordit les jointures avant de dévorer sa part. Et pourtant, les festivités me parurent insipides : le feu n’avait pas soulevé mon enthousiasme, la salamandre était un vulgaire triton palmé, le pain à l’avoine resta coincé dans ma gorge – même le geste de poser une couronne de centaurées bleuets sur la tête de Gossamer me sembla machinal.

Mai fut marqué par la prolifération des stellaires à l’aspect neigeux, de l’avant-cour aux douves, et parmi ces fleurs flottaient des papillons, eux-mêmes semblables à des fleurs égarées. La lande tout entière bruissait d’une agitation nouvelle, mais mes expéditions

n'étaient plus que des promenades de routine. Chaque matin, je retrouvais père avant qu'il se couche, et, chaque soir, je lui donnais un coup de main avec ses bien-aimés oiseaux silencieux avant d'entreprendre l'ascension du grand escalier.

Puis, début juin, la vie prit un tour extraordinaire.

Le jour en question, je déjeunai avec père – un privilège en soi, car il mangeait rarement en société. Il s'assit à un bout de la longue table, moi à sa droite; la nappe verte buvait la lumière que laissait filtrer la haute rangée de vitraux au-dessus des portes à deux battants qui s'ouvraient sur la terrasse. Ces portes étaient une innovation de ma mère, et les lourds rideaux de velours qui les recouvraient, une idée de mon père.

Je ne fis qu'une bouchée du haddock fumé suivi du gruau et du boudin. Père était végétarien, mais il jugeait cette diète contre-indiquée pour les jeunes et les femmes (je n'y voyais pas d'inconvénient, car, s'il est vrai que j'aurais préféré mourir d'inanition que de passer Gossamer ou même Maisie à la moulinette, je dévorais sans scrupules les créatures étrangères à mon royaume).

Père s'adressa à moi en clignant des yeux derrière les verres de ses lunettes.

— La lumière de mes jours a aujourd'hui douze ans. Je te souhaite bon anniversaire et longue vie, mon enfant.

Il beurra son pain grillé et mangea en silence, son regard bleu clair rivé sur la chaise inoccupée en face de lui, à l'autre bout de la table.

Vous trouvez mon père froid? Détrompez-vous. *Froid?* Pas du tout. Sombre, je dirais, et plus que jamais en ce deuxième jour de juin. Outre ma naissance, notre maisonnée célébrait un triste anniversaire: le décès de ma mère.

— Merci, père.

Mon propre ton me surprit. J'avais entendu – et senti – quelque chose de nouveau: un pouvoir. Irriguant mes veines avec force, presque douloureux. À quoi l'abeille doit-elle sa connaissance du pollen et de la ruche? Comment la cosse sait-elle que le moment est venu d'éclater, et la sève, qu'il est temps de monter? Lecteur, Lectrice, je fus soudain heureuse. Heureuse, de façon inconvenante – et sauvage –, d'être vivante. Tant que je craignis de laisser échapper un *Laissez-moi aller à l'école!* Je m'obligeai à rester immobile et silencieuse dans le décor familial. Père croquait ses légumes. Les rideaux pourpres se délavèrent. Les chaises vides s'alignèrent, semblables à

des témoins muets – le vide total au bout de la table, où la pénombre mouvante laissait croire qu'on venait de la quitter. Et je compris que ma vie avait commencé.

— Père, qui est là avec Byrn ?

Après le déjeuner, père m'avait proposé de sortir en sa compagnie. Lui qui mettait rarement le nez dehors, même quand le temps était couvert. Ce jour-là, il se tint à côté de moi dans l'avant-cour où, les yeux plissés, il contempla le bleu du ciel. Sous le soleil, l'horizon était limpide : passé la crête de la butte, un point sombre grandissait à vue d'œil sur la piste, et je finis par reconnaître la forme de notre dog-cart, sur lequel, à côté de la silhouette familière de Byrn, voûté comme à son habitude, était assis un deuxième personnage au dos bien droit, coiffé d'un haut-de-forme.

À Fayne, nous recevions peu.

Père me répondit par son sourire un peu triste, qui réveilla la meurtrissure ancienne de mon cœur, et je lui rendis son sourire au centuple, les yeux levés sur lui. *Levés ?* Disons plutôt rivés sur lui, car, depuis peu, j'avais beaucoup grandi. Mobilisant un ton empreint d'humilité dans le but de le rassurer, je dis :

— Devrais-je rentrer, père ?

Les rares visiteurs que nous accueillions n'étaient pas autorisés à me voir. Comment savoir de quelles maladies ils étaient porteurs ? Au cours de mes douze rotations autour du Soleil, cachée par la porte de service de la salle à manger, j'en avais espionné un seul : le conservateur de la collection d'oiseaux du Musée des sciences et des arts d'Édimbourg, à présent décédé (lors de ce souper, il l'était déjà à moitié). J'allais me retourner vers la maison lorsque père dit :

— Reste, mon enfant. C'est ton cadeau d'anniversaire. *Il* est ton cadeau d'anniversaire, devrais-je dire.

— « Il » ? Qui ça ? Que voulez-vous dire, père ?

Je trépisais dans l'espoir, eût-on dit, de mieux distinguer la silhouette. Père laissa entendre un petit rire.

— Tu trembles, ma chérie ? J'envoie quérir un manteau ? demanda-t-il.

Interdisant à mes yeux de cligner, je serrai les dents pour les empêcher de claquer et, en affichant le sang-froid qu'on prêtait à certains fakirs orientaux en transe, je m'efforçai de rester immobile, malgré l'excitation qui montait en moi. Les sabots d'Achille retentirent enfin dans l'avant-cour.

Byrn se laissa descendre du banc et s'attaqua aussitôt au chargement ficelé à l'arrière. Un jeune gentleman mit pied à terre à son tour en serrant un fourre-tout en cuir contre sa poitrine. Il s'approcha et, s'arrêtant à deux mètres par déférence, retira son chapeau en soie poussiéreux et s'inclina.

— Soyez le bienvenu, monsieur Margalo, dit père.

— Merci, monsieur le baron.

Il était grand, avec une voix intense – comme l'est le parfum du pin fendu. Le brun de ses yeux rappelait les marrons rôtis. (Description fantaisiste, je sais, mais je suis tenue de rendre compte de mes impressions du moment.) Son nom, que je savais grec, était curieux, et pourtant rien dans son élocution ni dans sa façon ne trahissait le moindre exotisme – sauf peut-être son haut front, semblable à celui des statues de notre salle des marbres. Sa physionomie angulaire, conjuguée à son expression légèrement soucieuse, conférait à sa contenance une solennité frôlant la sévérité, malgré ses yeux marron. Je l'aimai férocelement.

— Permettez-moi de vous présenter ma fille, l'honorable Charlotte Bell.

Le jeune gentleman s'inclina devant moi et écarta de ses yeux une mèche rebelle de ses épais cheveux foncés avant de se concentrer de nouveau sur père. Et je compris qu'il ne m'avait pas vue.

— Eh bien, fit père, autant commencer tout de suite.

Sur ces mots, il se dirigea vers la maison.

J'étais mystifiée. « Commencer » quoi, au juste ?

— Monsieur le baron ! croassa le gentleman.

Sans doute, après son périple, avait-il la bouche sèche.

— Avec votre permission, lord Bell.

Père se retourna.

— Puis-je vous demander... ?

Le jeune gentleman grasseyait, ses mots plus compacts que ceux de Byrn ou même de père.

— Bien sûr, monsieur Margalo. En quoi puis-je vous être utile ?

— Monsieur le baron, s'agissant de « commencer », où puis-je... ou plutôt quand aurai-je l'honneur de rencontrer mon élève ?

— Eh bien, monsieur, elle est là devant vous, répondit père avec affabilité. Charlotte, ma chérie, pourquoi ne ferais-tu pas voir la bibliothèque à ton précepteur ?

Il m'adressa un sourire mélancolique, tourna une fois de plus les talons et disparut à l'intérieur.

Je levai les yeux – oui, cette fois c'était vrai, je dus les lever – sur *mon précepteur*. Il se tenait devant moi, tel un cabinet de curiosités rempli de planètes, d'étoiles, d'insectes, d'océans... Attendant qu'il me rende mon sourire, je pris note des plaques rouges qui s'étaient formées sur ses joues maigres.

Byrn lança un son guttural en direction de M. Margalo, et je ne saurais reprocher au jeune gentleman d'avoir été sidéré par le bruit – même à Fayne, la façon de s'exprimer de Byrn passait pour singulière. Le vieil homme tenait par ses poignées en cuir une grande malle aux garnitures en laiton.

— Dans la bibliothèque, Byrn, répondis-je.

— Non!

M. Margalo avait crié.

— S'il vous plaît..., ajouta-t-il avec empressement.

J'en conclus qu'il s'agissait d'une valise plus que d'une école portative.

— Dans ce cas, Byrn, apporte la malle à Knox, qui t'indiquera les appartements de M. Margalo.

— Stop. Remettez la malle dans la voiture, monsieur, s'il vous plaît.

M. Margalo se recoiffa et retira aussitôt son chapeau. À l'intention de mes pieds, il dit :

— Madame la baronne...

— Ah! Ah! Je n'en suis pas une. Appelez-moi mademoiselle Bell.

— Je... vois. Pardonnez-moi, mais je dois rentrer plus tôt que prévu à Édimbourg. Mademoiselle Bell.

Après m'avoir saluée d'un mouvement de la tête, il se dirigea vers le dog-cart.

— Pourquoi? Vous avez oublié quelque chose? Byrn peut aller chercher ce qui vous manque. Nous avons une maison à Édimbourg, je ne l'ai jamais vue, ma tante y habite, je ne l'ai jamais vue elle non plus, qu'avez-vous oublié? Byrn n'a jamais pris le train, moi non plus, certains peuples païens croient que l'âme voyage à la vitesse d'une personne qui marche, et donc, si mes calculs sont exacts, votre âme se trouve dans les collines de Lammermuir, tandis que celle de Byrn est ici, à côté de lui. Je plaisante.

Bref, je blablatais. En criant presque, tant j'étais soulevée par l'enthousiasme. Byrn avait remis la malle dans la voiture et repris les rênes. Achille penchait la tête d'un air menaçant, sachant très bien que c'était l'heure de sa ration d'avoine...

— Monsieur Margalo, lança une voix derrière moi, je vous souhaite la bienvenue à la Maison de Fayne, monsieur.

Knox descendit vite les larges marches et traversa l'avant-cour.

— Je suis la nourrice, madame Knox. Permettez-moi de vous montrer votre chambre. Et Byrn... Byrn!

Le vieil homme cligna des yeux, mais sans bouger.

— C'est pas le moment de lambiner. Descends la malle du jeune gentleman.

— Je l'ai descendue et il m'a dit de la remonter, bougonna Byrn.

(Je prends le parti de traduire les paroles du vieil homme, mais un certain degré d'incertitude est inévitable, *ergo*, *caveat lector*). Docilement, il lâcha les rênes et descendit une fois de plus.

— M. Margalo a oublié quelque chose à Édimbourg, Knoxy. Tout de même, dis-je en me tournant vers mon précepteur, ce n'est pas une raison pour trimballer la malle jusque-là, à moins que... Auriez-vous pris la mauvaise?

— Vous sentez-vous mal, monsieur? demanda Knox avec sollicitude.

En effet, mon précepteur était aussi pâle qu'il avait été cramois, quelques instants plus tôt.

— Oh! C'est le voyageement qui vous aura épuisé. Et je gage que vous êtes affamé.

Elle débarrassa le jeune gentleman de son fourre-tout et, le posant sur la malle, lui ordonna :

— Suivez Byrn, jeune monsieur. J'arrive tout de suite.

M. Margalo lui obéit (comme tous les autres).

Elle posa un de ses gros bras sur mes épaules, me serra contre elle et sourit.

— Ton cadeau te plaît, mon enfant?

Incapable de me retenir, je l'enlaçai. Au passage, je notai que la dernière fois que j'avais étreint ma vieille nourrice, mes doigts, dans son dos, ne se touchaient pas – et ce n'était pas elle qui avait perdu du volume, mais bien moi qui avais grandi.

— Dis-moi, Knoxy. L'arrivée d'un inconnu signifie-t-elle que j'ai surmonté ma Condition?

— Oh, mon chou. C'est à ton père de décider. Mais il recevrait pas un invité sous son toit s'il te pensait pas assez bien portante.

Je décrivis des cercles en bondissant follement, puis je fonçai dans la maison, mais Knox modéra mes ardeurs en disant :

— Laisse le jeune homme reprendre son souffle avant de te ruer sur lui.

— Je lui accorde vingt minutes, d'accord?

— Tu le laisses tranquille jusqu'après dîner!
Rien à faire, je devais attendre.

Lord Henry Bell a cédé son bureau à une grande migration de sternes du Pacifique, certaines entières, d'autres en pièces détachées, toutes brun-gris dans la mort et mal en point après leur voyage de la falaise maritime au filet, du filet à la vitrine et de la vitrine à la poubelle – eh oui. Dernière étape peu recommandable, il est vrai. Lord Henry subit toujours les contrecoups du choc qu'il a encaissé une décennie plus tôt: des restes dans une poubelle roulante poussée par un concierge de la Galerie ornithologique du Musée d'Édimbourg.

— Halte! cria Henry.

Le mot – vieux réflexe de ses années d'escrime – lui avait échappé. S'arrêtant, le concierge expliqua:

— Une vitrine a connu une mésaventure, monsieur le baron. Attention, il y a des éclats de verre parmi les débris.

Les débris!

En ce moment, cependant, les pincettes de lord Henry sont immobiles. Car sa tête est enfouie dans ses mains. Une horrible migraine. On frappe et il lève les yeux. La porte s'ouvre et M^{me} Knox entre avec un plateau.

— Tu es un ange, Knoxy.

— Vous avez pris un coup de soleil, monsieur le baron.

— Pour une bonne raison, si je ne m'abuse.

Il se force à sourire.

La vieille nourrice s'apprête à déposer le plateau sur la table basse devant le feu, mais lord Henry dégage avec soin un coin de son bureau.

— Ici, s'il te plaît.

— Il faut tout boire, monsieur le baron.

— Promis.

Knox fait la moue, mais elle obéit à son maître en glissant le plateau entre deux piles de fragments d'oiseaux.

— Vous devriez aller vous coucher, lord Henry. Vous allez être pris de langueur.

Elle verse la décoction dans la tasse. L'arôme de l'anis et de l'écorce de saule semble ranimer le baron, car il retire ses lunettes et se frotte les yeux.

— Elle est contente, tu crois? Du cadeau, je veux dire.

— Elle est aux anges, monsieur le baron.

Il tend la main vers la tasse.

— Douze ans, Tabby.

— Tout va bien, monsieur le baron.

— A-t-elle... ? Des changements ?

— Je vous aurais prévenu, monsieur.

— Je me demande si je devrais être soulagé ou consterné.

— Le premier, sûrement, monsieur le baron.

— Bien sûr, mais quand...

Il soupire.

— Parfois, devant la vivacité intellectuelle de Charlotte, je regrette... Eh bien, je regrette de n'avoir pu partager le délire de Marie.

— Oh, lord Henry, vous êtes pas du genre à vous faire des illusions.

— Je me suis égaré dans un monde imaginaire, Tabby. Et j'y ai été heureux.

Tabitha Knox attend, les mains jointes sur son tablier.

— À la santé des illusionnés, fait-il en prenant une gorgée.

3

LE RESTE DE LA MATINÉE dura une éternité.

Je me retranchai dans la bibliothèque, d'où je n'osai bouger, au cas où M. Margalo y entrerait. Mon cœur battait dans mes oreilles comme un tambour de guerre. Ma Condition se résorbait. Je serais bientôt libre de voir le monde ! Dès que j'aurais appris tout ce qu'il y avait à savoir à son sujet.

Assise en tailleur au centre du tapis turc, je contemplais la malle cadennassée, comme si j'avais des chances de l'ouvrir par la seule force de ma volonté.

J'attendis.

J'entendais les grains de poussière s'entrechoquer.

Lorsque tinta la cloche annonçant le dîner, je bondis sur mes pieds, sortis en trombe de la pièce, traversai le grand hall en coup de vent et pris le raccourci offert par le salon – ma mère l'avait redécoré et, même s'il était dans les faits la pièce la plus récente, il donnait l'impression, avec ses housses et ses volets fermés en permanence, d'être la plus ancienne.

Devant la porte de la salle à manger, je marquai une pause, question de préserver un minimum de dignité, puis, franchissant le seuil avec lenteur, je découvris... un seul couvert. Comme d'habitude.

Le dîner fut une épreuve – malgré le pouding, un pain d'épice juste assez sucré et gingembre –, car au tourment de l'attente s'ajoutait la crainte que M. Margalo fût gravement indisposé. Interrogée à ce sujet, Knox m'apprit que mon précepteur se portait à merveille et prenait son repas dans sa chambre.

Je regagnais la bibliothèque lorsque Cruikshank, avec son air habituel d'enfant abandonnée, franchit la porte de service, entra dans le grand hall et me tendit une lettre, légèrement souillée, de sa main gainée d'une mitaine et perpétuellement tremblante. Sans même regarder, je sus de quoi il s'agissait. Je l'ouvris sur place en soupirant et parcourus les vœux d'anniversaire d'une amie de feu ma mère, une certaine M^{me} Blanchard, et ceux de sa fille, qui persistait à m'appeler « sa cousine » et ne se lassait jamais de me souhaiter un « prompt rétablissement ». Je rendis la lettre à Cruikshank.

— Emporte-la, Shanky.

Elle fit une petite révérence et se hâta d'aller tisonner le feu le plus proche.

Je repris ma place sur le sol de la bibliothèque.

La malle n'avait pas bougé. Le trou de sa serrure me fixait, aussi implacable qu'un cyclope.

J'attendis. Comme vous en ce moment, aimable Lecteur, Lectrice. Pour vous aider à patienter, je vous offre ceci :

Sise dans l'aile est de la maison, cette auguste pièce avait présidé à l'éducation précoce de mon père, de son père, de son grand-père et de son arrière-grand-père – voir le Deutéronome. Je plaisante. En réalité, nous, les Bell, ne sommes ici que depuis quatre siècles et demi. Sur le mur nord, des fenêtres arrondies à la normande surplombaient la lande; les deux murs intérieurs étaient recouverts de bibliothèques, et une échelle coulissante donnait accès aux volumes des rangées supérieures. Un escalier de fer en colimaçon permettait de monter sur la galerie à balustrade, où s'alignaient d'autres bibliothèques. La collection des Bell, qui épousait le modèle de la grande bibliothèque d'Alexandrie, contenait des œuvres allant d'Achille (pas notre cheval) à Zéphyr. À un bout de la pièce se trouvait l'âtre; à l'autre bout, d'un côté de la porte, des vitrines renfermaient des papillons de nuit encadrés, des coquillages, un cygne (cadeau de Charles I^{er}), une inexplicable mangouste et son petit de même qu'un gâteau à l'avoine pétrifié qui serait l'œuvre de Flora MacDonald.

Dans le coin, là où les bibliothèques se rejoignaient, deux fauteuils en cuir flanquaient le globe terrestre, sa surface ridée (montagnes), saphir (plans d'eau), rose (Empire). Dominant le centre de la pièce, une énorme table en acajou portait les cicatrices d'érudits du temps jadis. (Voir la remarque ci-dessus concernant le Deutéronome.)

Entre les vertigineuses fenêtres étaient accrochées des huiles montrant des lagopèdes d'Écosse morts et des chiens vivants ainsi que des chevaux, avec et sans cavalier, dans des attitudes tantôt bucoliques, tantôt belliqueuses. Au-dessus du foyer étaient suspendues diverses cartes, et notamment une reproduction datant du quatorzième siècle de la *Cosmographia* de Ptolémée où l'Écosse, tel un goître, faisait saillie dans la mer du Nord. À côté figurait une carte plus récente de notre portion de l'Empire. Si le village d'Aberfoyle-on-Feyn était dûment signalé par un point noir, à quelque quatre-vingts kilomètres au sud d'Édimbourg, notre domaine, conformément à des protocoles datant de la dernière [sic] guerre des Roses, brillait par son absence.

La bibliothèque, donc.

Et toujours l'attente.

Je continuais de reluquer la malle.

Qui ne s'ouvrait toujours pas.

La porte, elle, finit par s'ouvrir et livrer passage à M. Margalo, qui s'inclina. Bondissant sur mes pieds, je declamai :

— *Te salvere iubeo in domo Faenis, magister! Me discipulam diligentem futuram esse promitto!*

Il me dévisagea d'un air hésitant. Craignant d'avoir commis un impair en lui souhaitant la bienvenue à Fayne et en lui promettant d'être une élève appliquée dans la langue de Cicéron, je me hâtai de le rassurer sur les deux chefs dans la langue de Platon :

— *χαῖρε, ὃ εἰς Φαίνης ἀφικόμενος. ὑπισχνοῦμαι, ὃ διδάσκαλε, λιπαρῆς περὶ παιδείας ἔσσεσθαι.*

Il s'éclaircit la voix.

— Mademoiselle Bell, je... j'avoue ne pas savoir par où... commencer.

— Pourquoi pas par l'ouverture de la malle?

Il me regarda comme s'il me voyait pour la première fois.

— Ce sera inutile, au vu... des circonstances.

— Quelles circonstances, monsieur Margalo? demandai-je.

Dans ma bouche, son nom me fit l'effet d'un bonbon dur. *Margalo, Margalo, Margalo.* En grec, le mot veut dire « perle ». Pour un précepteur, c'était de bon augure, côté sagesse.

Il s'éclaircit de nouveau la voix et comprima les voyelles, à la mode d'Édimbourg.

— D'abord, mademoiselle Bell, vous êtes, dans les faits, une jeune lady.

— Je constate que vous entendez commencer par le début, mais, à ce rythme, je crains que mon éducation ne procède à la vitesse d'un *Cochlea sarmatia*.

— D'un... ?

— Il s'agit d'une espèce d'escargot géant originaire de la mer Germanique orientale. De la taille d'un fût de vin et connu pour sa lenteur.

Il se racla la gorge.

— La vérité, mademoiselle Bell, c'est que j'ai apporté des outils et des accessoires qui peuvent être considérés comme... malheureux au vu des...

— ... circonstances.

Il hocha la tête. Et soudain, je compris.

— Sachez, monsieur, que ma Condition n'est pas un obstacle. J'ai mené une existence protégée, certes, mais je ne me suis pas tourné les pouces pour autant.

Pour le rassurer à ce sujet, j'entrepris de réciter les *Commentaires sur la guerre des Gaules* de César, mais il m'interrompit avant « *Gallia est omnis divisa in partes tres* ».

— Votre Condition, mademoiselle Bell ?

— Vous voulez dire que vous n'avez pas été mis au courant ?

— Non. Oui, en fait. Je ne suis pas. Au courant.

— Oh. Alors quelles sont les circonstances qui vous empêchent d'ouvrir cette malle ?

Il ne répondit pas tout de suite, et dans ce vacuum affluèrent des visions de pythons et de potions, de machines à explosion, d'une lunette d'approche capable d'annihiler son utilisateur en lui révélant les fourmis monstrueuses qui peuplent sans doute la Lune. J'avais les paumes moites à force d'effroi et d'attente.

Il finit par prendre la parole :

— La vérité, c'est que...

— Vous vous répétez.

— Mademoiselle Bell, la coutume veut que l'éducation d'une jeune lady soit assurée par une gouvernante.

— Habitude loufoque, j'en conviens.

— Je suis précepteur.

— Je sais !

Je battis des mains avec ravissement, puis je me forçai à les laisser le long de mon corps afin de prévenir tout autre emportement puéril.

— En général, les précepteurs forment seulement de jeunes gentlemen, mademoiselle Bell.

— Je suis tout à fait consciente du caractère exceptionnel de mon cadeau d'anniversaire.

— ... Dois-je comprendre que je suis ledit... «cadeau»?

— Naturellement.

— Un peu comme un poney, en somme.

— Je suis trop vieille pour un poney. J'ai eu douze ans aujourd'hui.

— Mademoiselle Bell, je crains qu'il s'agisse d'un grave malentendu.

— Non, je vous assure. J'ai bel et bien douze ans. Je suis grande pour mon âge, mais il y a des précédents, ainsi que vous le constaterez dans la galerie de portraits qui, à l'étage, immortalise chacun de mes aïeux – hormis l'Héritier taré, bien sûr. Voyez ci-dessus la remarque indiquant que ma Condition n'est pas un obstacle et tenez compte de mon âge.

— «Voyez ci-dessus»... quoi?

— Simple façon de parler. Je suis dotée d'une mémoire audio-graphique qui me permet de lire notre conversation, comme si elle s'écrivait devant mes yeux.

Ici, je baissai la voix et empruntai son accent heurté édimbourgeois.

— «Monsieur le baron, s'agissant de “commencer”, où puis-je... ou plutôt quand aurai-je l'honneur de rencontrer mon élève?»

— Ma parole!

— Ah! Ah!

Devant l'air grave qu'il conservait, je compris qu'il n'avait pas goûté son propre trait d'esprit.

— Je veux parler, mademoiselle Bell, d'un malentendu concernant la charge qu'on m'a confiée.

— Père vous a engagé pour vous occuper de mon éducation.

— Lord Bell m'a confié l'éducation de son... «enfant».

— Moi, en somme.

Il s'éclaircit la voix une fois de plus. Je remarquai que la protubérance de son cou était plus marquée que celle de père ou de Byrn et qu'elle s'élevait avec animation au-dessus de son col raide chaque fois qu'il se raclait la gorge.

— Je suis l'unique coupable, mademoiselle Bell. J'ai cru qu'on m'avait engagé pour faire l'éducation du fils de monsieur le baron.

— ... Oh. Vous avez cru que j'étais un garçon.

Il baissa la tête en signe d'assentiment.

Je ris.

— Et, par conséquent, vous avez pris la mauvaise malle. Tout s'explique. Le problème est facile à résoudre. Entre-temps, je me satisferai de celle-ci.

Je donnai sur le couvercle un petit coup amical.

— Mademoiselle Bell, je vous prie de m'excuser. Je dois clarifier la situation avec monsieur le baron.

— Vous ne le verrez pas avant le souper. Je vous fais visiter ? Vous voudrez voir la galerie et rencontrer Gossamer.

— Avec votre permission.

Après s'être incliné, il sortit.

Je lui lançai :

— Et il y a dans la lande des sentiers sans danger.

Il avait fui, cependant, et j'en conclus qu'il avait été pris d'une envie soudaine, et je songeai à la piètre opinion que M^{me} Knox avait des repas servis dans les trains. Je me résignai à l'idée de souper seule, comme d'habitude.

Souper.

La lueur des chandelles dansait sur les verres des lunettes de père, occupé à avaler sa soupe (à la reine, ma préférée). En face de moi, M. Margalo mangeait les yeux baissés.

J'avais eu du mal à réprimer un élan de joie un peu indigne en découvrant père déjà attablé dans la salle à manger en compagnie, sur sa gauche, de M. Margalo ! S'étant levé en me voyant entrer, celui-ci fut contraint, une fois rassis, de repêcher sous la table la serviette tombée de ses genoux.

Depuis, pas un seul mot n'avait franchi ses lèvres, et je me demandai avec abattement si, à l'heure des repas, tous les gentlemen partageaient le goût du silence cultivé par mon père.

Au bout d'un long moment, père prit enfin la parole :

— Puis-je vous demander, monsieur Margalo, sur quoi ont porté les leçons que vous avez données aujourd'hui à votre élève ?

M. Margalo toussa.

— Monsieur le baron, je doute d'être le mieux qualifié pour occuper ce poste.

Il rougit.

Père inclina la tête à la manière de son goglu bien-aimé.

— Et pourquoi, je vous prie? Vos antécédents sont irréprochables, votre diplôme d'une grande valeur et vos références remarquables.

— Je veux parler... monsieur le baron, des circonstances concernant votre... mon élève.

— De quelles circonstances s'agit-il, monsieur Margalo?

Les lèvres de M. Margalo s'entrouvrirent, mais aucun son n'en sortit. Je lui vins en aide.

— Il a cru que j'étais un garçon.

— Quoi?

Père se tourna vers moi. On eût dit qu'il était étonné de me trouver assise à côté de lui.

Il s'adressa ensuite à M. Margalo.

— Je conçois mal, monsieur, qu'on puisse prendre ma fille pour un jeune homme.

— Monsieur le baron, ma méprise est antérieure à ma-ma-ma rencontre avec mademoiselle Bell. Je veux parler de ce que j'ai supposé par erreur – mon erreur – en acceptant de devenir le précepteur de votre...

— Enfant, dis-je.

Père termina sa soupe. Cruikshank sortit de l'ombre et débarassa son bol vide avant de s'éclipser par la porte de service derrière sa chaise. (Lecteur, Lectrice, je pressens votre objection : s'il est vrai que, dans les grandes maisons, les femmes n'assuraient généralement pas le service, nous étions à Fayne, et père faisait partie des aristocrates à l'ancienne pour qui de tels protocoles ne sont que des bêtises répandues par la classe moyenne.)

Mon précepteur était aussi immobile qu'un panais. Je le rassurai.

— Si père affirme qu'il n'y a pas de précepteur mieux qualifié que vous, monsieur Margalo, l'affaire est entendue, ne vous tracassez pas à ce sujet. Et si la soupe n'est pas à votre goût, vous n'avez qu'à la laisser. Il reste encore plusieurs services.

Sur ces mots, j'entrepris de terminer la mienne.

Père regarda M. Margalo par-dessus les verres de ses lunettes.

— Laisseriez-vous entendre que je vous aurais délibérément induit en erreur?

Je laissai échapper ma cuiller, qui heurta le bol avec fracas. M. Margalo semblait pareillement affligé, et ses yeux bruns écarquillés trahissaient la panique. Avec calme, père posa les mains sur la table. Au temps de sa jeunesse, il s'était battu en duel – il avait délibérément raté la cible, et lui-même avait à peine été effleuré par le

projectile. N'étant pas l'égal de père, tant s'en fallait, M. Margalo, en cas d'offense, serait incapable de lui offrir réparation. Dans combien de temps serait-il flanqué à la porte? Pourrions-nous confisquer sa malle en guise de dédommagement?

Il répondit enfin, ses mots à peine murmurés.

— Certainement pas, monsieur le baron.

Mon soulagement fut de courte durée, car père, s'essuyant les lèvres avec sa serviette, laissa tomber froidement :

— C'est pourtant ce que j'ai fait.

Cruikshank revint avec le poisson et une tête de chou-fleur bouilli pour père. J'étais bouche bée. M. Margalo aussi – bref, nous étions unis dans une même confusion.

Père s'adressa à son chou-fleur d'une voix douce.

— Je me rendais bien compte, monsieur Margalo, que j'aurais du mal, en agissant autrement, à retenir les services d'un précepteur réputé.

Saisissant sa fourchette, il commença à manger, un bouquet à la fois.

Je ne fus pas moins stupéfaite par la duperie avouée par père que par l'idée qu'il eût jugé nécessaire d'y recourir. Et la vérité me frappa avec la violence d'une ruade de Gossamer : si les filles n'avaient généralement pas de précepteur, ce n'était pas parce qu'elles n'en voulaient pas, mais bien parce que les précepteurs ne voulaient pas d'elles!

— Du bordeaux, je crois, Cruikshank, dit père.

Elle arriva en tremblant avec la carafe. Père leva le doigt pour indiquer le verre de M. Margalo, et Cruikshank le remplit à ras bord. M. Margalo le contempla – je n'aurais su dire si c'était avec envie ou avec circonspection.

— Vous craignez, si on découvre que vous avez pris une élève sous votre aile, de causer un tort irréparable à votre réputation et donc à votre avenir et de devoir vous contenter, au lieu du poste de professeur d'université dont vous rêvez, d'une affectation dans une école publique moins prestigieuse, voire d'être acculé à... l'émigration.

Je considérai M. Margalo. Il ne contredit pas mon père. Je compris que la forte intuition qui m'avait habitée, à savoir que lui et moi deviendrions amis – intuition abstraite puisque je n'avais encore jamais eu d'ami – n'était pas réciproque (il n'avait rien laissé voir, ni par les mots ni par l'attitude). Je l'avais cru souffrant : il était révolté. Par moi. La révélation brutale céda la place à une sensation que je n'aurais su définir, et je sentis mon visage rougir.

Père poursuivit.

— Sans parler des conséquences fâcheuses qui s'ensuivront pour vous lorsqu'on saura que, ayant accepté un tel poste, vous avez promptement été remercié de vos services, sans lettre de recommandation d'un pair du royaume.

Blême à présent, M. Margalo répondit :

— Monsieur le baron, j'ignore comment faire l'éducation d'une jeune demoiselle et je ne saurais quoi lui enseigner.

Posant les yeux sur la chaise inoccupée à l'autre bout de la table, juste au-delà de la lueur des chandelles, père récita doucement :

— « Une femme n'a-t-elle pas des yeux ? N'a-t-elle pas un cerveau ? Si vous faites son éducation, n'apprend-elle pas ? »

M. Margalo sembla sur le point de répondre, mais, jugeant peut-être prudent de se taire, baissa les yeux.

— Monsieur Margalo, dit père sur un ton soudain professionnel, je vous donne ma parole que le sexe de votre élève sera gardé secret. Les conditions pécuniaires de votre emploi sont-elles satisfaisantes ?

— Je les trouve généreuses, monsieur le baron.

— Par la présente, je double votre traitement.

— Monsieur le baron...

— Éduquez ma fille comme vous éduqueriez mon fils. Si j'en avais un.

Sur ces mots, père se leva et, dans la porte de service, croisa Cruikshank, qui entraînait avec un plat recouvert d'une cloche.

M. Margalo se leva à demi dans l'intention de suivre père, mais Cruikshank freina son élan en lui servant du poulet rôti. Contournant la table, elle posa une cuisse sur mon assiette, mais, à l'idée de prendre ne fût-ce qu'une bouchée, je sentis mon estomac se nouer. M. Margalo continuait de fixer la porte battante comme si père risquait de revenir à tout moment avec le pouding. Puis il posa les yeux sur son verre, qu'il souleva avec précaution, à deux mains, et vida d'un trait, sa pomme d'Adam bondissant follement. Comme si un charme était rompu, je me levai et il m'imita.

— Je présume, monsieur, que M^{me} Knox vous a installé dans la chambre bleue qui surplombe le jardin.

— En fait, mademoiselle Bell, on m'a attribué une chambre qui tire sur le brun-gris et s'ouvre sur la lande.

— Dans ce cas, fermez bien votre fenêtre. Des cris montent du marais. La nuit, il est hanté par une créature assoiffée de sang humain. De sang mâle. Sauf celui de père, naturellement.

Sur ces mots, je sortis en coup de vent – à Fayne, nous nous habillions pour le souper, et je tirai de ma cape le maximum d'effet.

M'enfonçant dans les ténèbres du salon, les joues brûlant d'une indignation cuisante, je longuai la rangée de chaises recouvertes de housses et de tables disposées pour l'éternité pour des parties de whist et des tête à tête spectraux.

J'avais l'intention de monter tout de suite à ma chambre, car je souhaitais rester seule avec mes pensées, à la fois embrouillées et au ras du sol, tel un brouillard. À contrecœur, je traversai le hall en direction du triangle de lumière que laissait filtrer la porte de l'étude de père.

— Bonsoir, père.

— Bonsoir, mon trésor.

J'éprouvai un pincement de remords à l'idée de m'être moquée de M. Margalo, qui était, après tout, le cadeau d'anniversaire de père.

— Le travail avance, dis-je à la vue d'un martinet dépenaillé qui, entre pincettes et compte-gouttes, prenait forme.

— Nous y arriverons bien.

Je contemplai son front pâle, son visage encadré par des favoris aussi discrets que les ailes de ses chers spécimens, et je sentis une boule dangereuse se constituer dans ma gorge.

— Tu veux bien tenir ceci ? fit-il.

C'était un bec, dont je pris le bout entre le pouce et l'index, tandis qu'il en parsemait le contour de perles de colle. De l'index, il l'appliqua avec précaution sur le visage absent de l'oiseau. La contemplation est la compagne du calme. Comme souvent lorsque j'étais avec père dans son étude, je sentis le brouillard de mon esprit se dissiper.

— Que se passe-t-il, mon enfant ?

— Père, le monde – notre monde – est-il donc si hostile à la gent féminine et en particulier à son éducation ?

— J'ai bien peur que, sur ce plan, Fayne fasse figure d'oasis.

Il me gratifia d'un regard où brillait une lueur d'amusement, et je faillis me hisser sur ses genoux, comme autrefois. Elle me manquait, l'époque où nous passions la journée enlacés, où j'étais emmaillotée dans une étreinte de tweed, nos deux têtes penchées sur des livres, des oiseaux et des coquillages, un monde de merveilles miniatures.

— Père, je préférerais que vous renvoyiez M. Margalo, que vous ne le reteniez pas pour mon bien.

— Ah bon ? Et à quoi devons-nous ces doutes ?

— C'est que je ne voudrais pour rien au monde être cause d'une... dissimulation.

Le mot se heurta à la boule dans ma gorge. Heureusement, père garda les yeux rivés sur l'oiseau et utilisa sa main libre pour sortir un mouchoir de sa poche de gilet. Je pressai la soie contre mes yeux et mon nez. Les larmes étaient un type de précipitations personnelles qui m'était pratiquement inconnu.

— Tu t'interroges sur ma supercherie, fit-il d'une voix plus douce que jamais.

Je me détournai.

— J'ai délibérément caché la réalité de ton sexe.

— Oui.

— J'ai menti.

— Non! M. Margalo a fait des suppositions dont il est seul responsable.

— Ma Portia, dit-il en souriant.

— Néanmoins, père, vous avez juré de garder le secret sur ma... nature.

— Tout à fait.

— Le secret est ignoble.

— Et parfois la discrétion est mère de sûreté.

— ... Comment faire la différence?

Il retira son doigt du bec lentement, très lentement, et son travail tint bon.

— Mon enfant chérie, depuis quelques mois, il m'apparaît clairement que, conformément au plus cher de mes vœux, tu fais montre d'une santé robuste et que les contraintes qui ont marqué tes premières années peuvent être relâchées.

Je le serrai dans mes bras. Il poursuivit :

— Et, qui plus est, j'ai atteint les limites de ce que je peux t'apprendre.

— Jamais de la vie! Oh, renvoyez-le, père, et restons comme avant.

Il se dégagea doucement et chercha mon regard.

— Si, au bout d'une semaine... *Chut*, et écoute-moi bien: si, au bout d'une semaine, ton animosité persiste, je congédierai ton précepteur. Et j'engagerai une gouvernante.

— Une gouvernante m'enseignera-t-elle les mathématiques?

— Non.

Je dignai des yeux et mon regard tomba sur notre «créature». Perchée sur une rangée de casiers, elle se dressait, longue et haute, avec des plumes de toutes les teintes et de toutes les textures. Sans tête pour le moment.

Je l'embrassai sur la joue.

— Merci, père.

— Bonne nuit, mon enfant. Et joyeux anniversaire.

Une chandelle à la main, je gravis l'escalier en évitant, comme d'habitude, le portrait qui présidait sur le palier. Au moment de m'engager dans la volée de marches du côté gauche, je sentis, comme les nuits précédentes, le regard dans mon dos. Ce soir-là, cependant, je m'arrêtai. Ce soir-là, je me retournai. Ce soir-là, je levai les yeux sur le portrait. Grande et pieds nus comme une chasseresse, les cheveux noirs comme jais et sculpturale sous le chatoiement d'un châle de soie glissant de ses épaules laiteuses, ma mère. Dans un cadre doré. Loin de me suivre de son regard émeraude, elle n'avait d'yeux que pour le bébé qu'elle tenait dans ses bras. Le petit garçon souriait au monde, ses doigts minuscules dans la frange du châle. Ainsi, comme soulevée par le baptême glacé d'une nouvelle maturité, j'affirmai que les peintures sont inertes, que les mères meurent et que la mienne n'a jamais posé les yeux sur moi, ni en peinture ni en chair et en os. Elle est morte, Charlotte. Il y a exactement douze ans. Parce que tu l'as tuée.



Rome, Italie

Le 30 avril 1871

Chère Taffy,

Ne te fâche pas. Je vais me marier. Je sais, je sais, ma chérie, nous avons promis, j'ai promis, etc., etc., et tu n'attraperas pas un petit bouquet dans mon cortège nuptial, et tu mettras encore moins du papier à friser dans mes cheveux (de toute façon, la vieille Annie tiendrait à refaire ton travail), et tu ne poseras pas les yeux sur mon promis, et tu ne glousseras pas avec moi jusque tard la veille de ma nuit de noces. Et lorsque tu recevras cette lettre, je serai mariée depuis quatre semaines et je ne serai plus... *argh!* (« pucelle », pour dire les choses poliment). Je te jure de tout te raconter à ce sujet ou de ne rien te raconter, selon ce que tu préfères, ou... pour l'amour du ciel, Taffy, tout est arrivé si vite, et à cette heure demain je serai lady Marie Bell du DC de Fayne. J'épouse un baron! Tout cela est très cérémonieux – il

se prénomme Henry et c'est un amour. Nous nous sommes rencontrés au palais de Fanny Bunker à Rome (ici, tout le monde a un palais). Fanny, bien sûr, est la Principessa della Montesilvio von Badenkreuser. Il Principe est mort. Tout est *comme il faut** puisqu'il était croulant, mais au cas où tu irais t'imaginer que pappy m'a vendue au plus offrant, je te présente Henry (cinq autres prénoms) Bell : trente-deux ans à peine, plutôt grand, mince, de la couleur du blé à peu près de la tête aux pieds avec des yeux pâles plutôt petits (qui ne voient que moi). Je ne sais pas si je suis amoureuse de lui (c'est à lui d'éprouver ce sentiment vis-à-vis de ton humble servante), mais je peux t'assurer que je suis follement éprise.

Maintenant, mademoiselle Timothea Weaver, je te somme de me pardonner. Je sais que nous devons être la demoiselle d'honneur l'une de l'autre. Bien que je nous aie privées de ta présence dans ce rôle, je te promets d'accourir et d'être ta dame d'honneur le jour où un certain diplômé de Harvard et toi fixerez une date... Et après avoir été en voyage de noces, avoir goûté « la Saison » à Londres, où Henry possède une maison, et visité son manoir (c'est presque indécent, disons plutôt sa maison de campagne), nous rentrerons à Boston par le premier bateau. Je ne sais pas si tu as fait le décompte, mais nous serons là pour Noël. C'est parfait ! Katie Buxton tiendra son banquet annuel aux huîtres et j'entrerai en me pavanant au bras d'un baron britannique en chair et en os ! La tête qu'elle fera ! Et, sans entrer dans des détails qu'une lady doit passer sous silence, je serai peut-être, étant donné le cours normal des choses (voir le ARGH ! ci-dessus), mère ou enceinte non pas d'un bébé comme les autres, mais bien d'un héritier. Oh, Tiff-Taff, dépêche-toi de te marier et nos enfants pourront grandir ensemble – tant pis pour l'océan Atlantique, ils apprendront à nager.

Je t'aime je t'aime je t'aime, pense à moi demain (bon d'accord, pense à moi il y a trois semaines, au moment où tu liras ces lignes), à moi qui porterai le plus délicieux voile en dentelle vénitienne d'une divine couleur crème appelée « poussière de ruines » – j'écris ces mots en pâmoison !

À toi pour toujours,
Mae



Sous une lune gibbeuse, la lande ondule telle une mer apaisée par un sorcier. Plis anthracite, meurtrissures violettes. Elle brille d'une lumière trop faible pour inciter un lièvre à sortir de son terrier. Mais suffisante pour révéler le menhir qui se dresse au sommet de la butte du Nord. Suffisante pour qu'on se demande : qu'est-ce que c'est ? Une chose se glisse dans les ténèbres. Une masse noire plus que noire. En mouvement... elle se rapproche. Une silhouette humaine. Se rapproche. Vacillante... Se rapproche.

Je me redressai. J'écartai mes rideaux. Le loquet de la porte produisit un son semblable à une détonation de fusil.

— Tu l'as entendu, toi aussi !

Knox venait vers moi en bruissant.

— Oui, mon chou.

Je me levai en vitesse.

— Je vais chercher père. Toi, tu préviens Byrn.

Le vieil homme, ayant entendu le bruit dans son *bothy*, était sans doute déjà debout, une lanterne à la main.

— Recouche-toi tout de suite.

Je me dirigeai vers la fenêtre.

— Il y a quelqu'un dans la lande. Il faut lui venir en aide.

J'ouvris les rideaux et, les mains appuyées sur le rebord de la fenêtre, je regardai dehors. La pleine lune inondait la lande – Byrn n'aurait pas besoin d'une lanterne, en fin de compte.

— Y a personne dans la lande, ma p'tite, pour l'amour du ciel.

— Il y a quelqu'un, et cette personne a crié ! dis-je en m'emparant de mes bottes.

— C'est toi qui as crié.

— Quoi ? Non, non, c'est venu de là-bas.

— Mais non.

— Je l'ai entendu. Tu l'as entendu.

— Je t'ai entendue, dit-elle en me caressant la joue. Oh ! ma p'tite. Je te regarde dormir depuis le jour de ta naissance, ça compte, quand même. Tes gémissements, tes gloussements et tes braillements, je les connais par cœur.

— Tu veux dire que... ?

— On fait tous des cauchemars de temps en temps, mon chou. Celui-là, il t'a secouée, on dirait.

La vue de la vieille Knoxy en chaussettes, bonnet et chemise de nuit, aussi simple que du grau, eut vite fait de dissiper toute fantaisie

de ma part, mais je fus aussitôt saisie d'un nouveau doute : M. Margalo m'avait-il entendue ? Allait-il penser que, en plus d'être une fille inutile, j'étais un gros bébé ? Je me catapultai sur mon lit et remontai la couette jusqu'à mon menton en ruant deux ou trois fois pour soumettre les draps. Knox tira les rideaux pour empêcher les rayons de la lune d'entrer, et je l'entendis prendre place dans le fauteuil rembourré qui, après les années qu'elle avait passées à veiller sur mon sommeil, conservait l'empreinte de son dos large et de son généreux postérieur.

— Là, là, mon chou, chantonna-t-elle.

— Je ne suis pas un chou et, si tu n'arrêtes pas de me caresser la tête, je vais te le prouver.

— Pour sûr, mon chou.

Je soupirai, apaisée malgré moi par sa paume sèche et ferme sur mon front. La question que je lui posai ensuite me surprit, même si elle avait bel et bien franchi mes lèvres.

— Ma mère m'aimait, Knox ?

— Oh ! ma chérie. Elle t'aurait adorée.

— Elle m'aurait aimée autant qu'elle l'aimait, lui ?

— Qui ?

— Mon frère.

— Pour sûr. Seulement, elle en a pas eu l'occasion.

Soudain somnolente, je me pelotonnai sur le côté.

— Tu n'es pas obligée de rester là jusqu'à ce que je m'endorme.

— Ah non ? Pourquoi pas ?

— J'ai douze ans, Knox. J'ai un précepteur. Il est temps que je m'endorme sans ma nourrice.

Elle soupira, se leva et voulut tirer les rideaux de mon lit.

— Laisse-les ouverts.

— Te laisser t'endormir toute seule, passe encore. Mais pas question que je te laisse au milieu des courants d'air.

— J'aime l'air frais.

À la voir, on aurait dit que j'avais exprimé une envie morbide, mais elle m'obéit quand même.

— Knoxy ?

— Oui, ma p'tite ?

— Tu regrettes que je sois née ?

— Oh, mon agneau. Je t'aime plus que tout au monde et je t'échangerais pour personne.

Elle m'embrassa fermement sur le front.

— Même pas pour lui ?

— Pour... ?

— Charles ?

— ... Même pas pour lui.

Je fermai les yeux. J'entendis ses pas impassibles qui s'éloignaient, puis le dé clic du loquet de la porte.

Je soulevai les paupières. Le cri avait été si réel – *manifesto*, car c'est moi qui l'avais poussé. Tout de même... Me levant, je me dirigeai sans bruit vers la fenêtre.

La lande était parfaitement immobile. Maintenant que j'étais éveillée, je constatai l'impossibilité de ce que j'avais entendu, car le cri pitoyable qui m'avait tirée du sommeil était celui d'un enfant. S'il était improbable que quelqu'un s'aventure dans la lande (hormis Byrn avec ses seaux), il était carrément absurde d'imaginer qu'un petit enfant puisse y errer seul à la nuit tombée. De retour dans le lit, j'enfonçai la tête dans les oreillers, soulagée et en même temps endeuillée.



Paris, France

Le 15 juillet 1871

Chère Taffy,

Je suis descendue du paquebot ce matin seulement avec toutes les missives que je t'ai écrites pendant le Grand Tour du Quattrocento et du sud de la France, et tu te retrouveras bientôt en possession d'une somme épistolaire. Pour cette surabondance, j'implore ton pardon. C'est ainsi qu'ils s'expriment, Taffy! (Henry et ses compatriotes bien élevés dont regorge Paris.) Tu te rappelles M^{lle} Jolly et ses abaisse-langues en bois ? « Jeunes dames, si vous pouvez réciter "Le Naufrage de l'Hespérus" avec ce bâtonnet entre la langue et les dents, vous serez prêtes à vous entretenir en toute confiance avec la reine. » Les abaisse-langues sont une chose, les virelangues en sont une autre. Je crains fort que leur « parler » ne me rende folle, à condition que je ne meure pas de rire avant.

Et maintenant, la question qui te brûle les lèvres : comment est la vie de couple ? Tu meurs d'envie de m'entendre parler de l'acte conjugal (ça me fait penser à l'action de conjuguer !). Eh bien (brûle cette lettre après l'avoir lue, sinon nous ne sommes plus amies et je révèle à ta mère le nom de la personne qui, l'année dernière, a arrosé d'eau de réglisse le cidre de l'Action de grâce), ça n'est pas si terrible, ma chère. Ça comporte même un soupçon de quelque chose

d'agréable... ou en voie de le devenir. À trois arrêts du terminus appelé Merveilleux. Je pense même que nous allons l'atteindre. Arrête, arrête tout de suite, crétine. Je sais que tu es pliée en deux et que tu te pincas le nez dans l'espoir de réprimer un fou rire. D'un autre côté, ris tout ton soûl, ma colombe, car ton hilarité s'explique par ton statut de Pucelle, tandis que moi je suis désormais une Épouse. Ah! Ah! Henry est le plus gentil, le plus doux et le plus délicat de tous les maris, et je me crois capable de lui faire faire mes quatre volontés. Ma prédiction : la félicité matrimoniale.

Henry m'a promis de me conduire de Douvres jusqu'à sa maison en ville, puis, de là, jusqu'à son domaine seigneurial (non, il n'est pas plein aux a\$\$\$\$, au contraire, tu le sais, il est sans le sou. Ou plutôt, il n'avait pas un sou avant l'entrée en scène de ton humble servante, ta-da!).

De l'affection, de la réglisse, des rires et d'autres « missives » à venir de ta cousine plus sage sinon plus vieille (soit dit avec un clin d'œil salace),

Mae, alias Marie, lady Marie Bell, dix-septième baronne du DC de Fayne (Ici, on ne m'a jamais entendu appeler « Mary » et ça n'arrivera jamais!)

P.-S. Tu *dois* brûler cette lettre. Comme preuve, envoie-moi les cendres accompagnées de quelques fragments encore lisibles.

4

EN ENTRANT DANS LA BIBLIOTHÈQUE après le déjeuner, je trouvai M. Margalo près de sa fameuse malle. S'il avait entendu mon cri nocturne, il n'en laissa rien paraître. Contrariée de sentir mon visage s'empourprer, je posai sur lui un regard sévère.

— Je juge honnête, monsieur Margalo, de vous prévenir : je suis une épicurienne matérielle et une stoïque morale. Mais en ce qui concerne la nature du libre arbitre, je demeure agnostique.

— Puis-je vous demander en quoi votre éducation a consisté jusqu'ici, mademoiselle Bell?

Je désignai les tablettes.

— D'Achille à Pythagore.

Il jeta un coup d'œil aux murs tapissés de livres, puis me considéra d'un air interrogateur.

— Si j'avais su que vous alliez venir, je serais allée jusqu'à Zénon.

— Vous prétendez... Ou plutôt, vous dites avoir lu tous ces ouvrages, mademoiselle Bell?

— « Achille était le fils de Pelée, roi de Pythie en Thessalie, descendant de Zeus, fils de Thétis, fille d'Océan. Divers récits de la petite enfance du héros sont parvenus jusqu'à nous, en particulier celui selon lequel il aurait été confié aux bons soins de Chiron, le centaure... »

— Je connais Achille, mademoiselle Bell.

— Naturellement, sauf que c'est de mes connaissances à moi qu'il est ici question. Mais comme vous voulez. « Eschyle : né en 525 av. J.-C., mort en 456 av. J.-C. Eschyle, considéré comme le père de la Tragédie... »

— Mademoiselle Bell...

— Vous préférez que je passe directement à Pythagore ? Pythagore – ici, je commente au lieu de citer – était végétarien comme père, car, dans l'optique de la réincarnation, il croyait que, en mangeant de la viande, on risque de dévorer son grand-père. Il interdisait pareillement les fèves à ses disciples, mais je n'ai pas réussi à établir pourquoi. Pourquoi ?

— Pourquoi Pythagore refusait-il de manger des... fèves ?

— Oui.

— Je ne sais pas.

— Ah bon ? Et qu'ignorez-vous encore ?

— ... Franchement, je ne sais pas par où commencer.

— Commencez par le commencement.

— Et où est-ce, je vous prie ?

— « Quand », et non « où ».

— Très bien. Alors quand ?

— Le 23 octobre, en 4004 av. J.-C., vers deux heures de l'après-midi. Vraisemblablement un mardi.

Je souris, car je savais qu'il avait cru me prendre au piège.

— Et que se serait-il passé à cet instant précis ?

— Dieu a créé la Terre et disposé les Cieux. Ne me dites pas que je suis tombée sur une autre lacune dans vos connaissances, monsieur Margalo ?

— Mademoiselle Bell... Connaissez-vous James Hutton ?

— Homère, Horace, Ithaque... non.

— ... Charles Lyell, peut-être ?

— Lucrèce, Lycée, Lysias.

— Charles Darwin ?

— Corinthe, Démocrite, Diogène.

Il soupira.

Puis il plongea la main dans la poche de son pantalon – un gentleman ne met rien dans les poches de son pantalon – et en sortit une pierre.

— Vous savez ce qu'est un fossile?

— Fossile. *Fossor*. Un objet qu'on déterre?

Il tendit la pierre et je m'approchai. Il posa sur ma paume l'objet, encore tiède après le séjour dans sa poche. Oblongue et grise, la pierre était traversée dans le sens de la longueur par une bande foncée d'où partaient en éventail maintes autres bandes plus minces.

— Vous reconnaissez? demanda-t-il.

— C'est... Eh bien, on dirait une sorte de plante, un fragment de fougère, peut-être. Vous l'avez sculptée? Ce n'est pas très réussi, non? Byrn taille et sculpte, et il est très doué. Il pourrait vous donner un coup de main.

— Je n'ai pas sculpté cette pierre.

— Qui l'a fait, dans ce cas?

— Le temps. La pierre porte l'empreinte d'une fougère qui a vécu et est morte il y a quelque trois cent cinquante millions d'années.

Je levai les yeux sur lui. Loin d'être amusé, son regard était empreint de gravité.

— Je l'ai trouvée sur la paroi d'une falaise des Northwest Highlands, près du cap Wrath. Elle était incrustée dans une strate de grès, au-dessus d'une strate de calcaire, qui elle-même renfermait des fossiles de créatures nées il y a quelque cinq cents millions d'années et depuis longtemps disparues.

— Alors... quel est l'âge de la Terre?

— « Nous ne trouvons ni vestige d'un commencement, ni perspective d'une fin. »

— ... Aristote avait donc vu juste?

— J'ai cité M. James Hutton, un de nos compatriotes.

— Ce M. Hutton était sans doute un païen comme Aristote, qui a lui aussi affirmé que la Terre existait depuis toujours.

— Sir Isaac Newton était alchimiste, mais il a quand même découvert la loi de la gravité.

— Sir qui?

— La Terre est un vaste registre, mademoiselle Bell. Les êtres vivants qui l'ont habitée y ont tous laissé une trace. Tous les événements, grands ou petits, y sont écrits. Et le monde vivant qui nous

entoure aujourd'hui n'est qu'une manifestation fugace, une simple... fleur, si j'ose dire, du Temps.

Je regardai l'humble pierre dans ma main.

— C'est vraiment... arrivé?

— Oui.

J'eus l'impression d'être la dépositaire d'un secret. Une vie. Une chute. Une mort. Des yeux s'étaient donc posés sur cette fronde verte gorgée de vie. Lesquels? Des larmes montèrent aux miens. Je n'osai pas regarder M. Margalo en face.

Il poursuivit :

— Si nous percevions toute la vie qui se déploie dans la moindre des spores de champignon de votre lande, nous sombrerions dans la folie.

— Nous l'entendons peut-être. Et l'appelons silence.

Il me considéra. Puis il plongea la main dans une autre poche de son pantalon – il était décidément très mal élevé – et en sortit une clé. Il se pencha sur la malle et l'ouvrit. Le soleil brillait-il déjà? La suite est-elle embellie par le souvenir? Ou s'agit-il d'une simple réalité météorologique en vertu de laquelle, haut dans le ciel de Fayne, le soleil perça les nuages et, dardant ses rayons sur les fenêtres de la bibliothèque, changea la paille d'emballage en or?

M. Margalo retira sa jaquette et ses manchettes, puis, après avoir remonté ses manches, il plongea ses deux mains dans la malle et en sortit un objet fait de laiton luisant. On eût dit un canon miniature ou une lunette de marine montée sur un solide trépied. Il le déposa sur la table.

— Vous savez ce que c'est? demanda-t-il.

— Une arme ou un instrument d'optique.

Il sourit.

— Les deux, en un sens, dans la mesure où cet appareil rend visible l'invisible.

— Vous voulez dire qu'il permet de voir des fantômes?

— Ah! Ah!

Je rougis.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Bell. Vous savez ce qu'est une loupe?

— Bien sûr, dis-je avec dédain. Père en a une pour ses spécimens. Et je possède des jumelles que, par beau temps, j'utilise pour observer la lande.

— Nous avons ici affaire à un microscope. À une loupe extrêmement puissante. Permettez.

Se penchant de nouveau, il extirpa cette fois de la malle un coffret en maroquin qu'il posa sur la table – à le voir, on se serait attendu à ce qu'il soit rempli de pièces d'or. Soulevant le couvercle, M. Margalo révéla plutôt quelques dizaines de fentes chemisées de velours, chacune accueillant un petit rectangle de verre. Il en choisit un et le brandit dans la lumière. Le verre semblait transparent, exception faite d'une tache minuscule au centre. Mon précepteur inséra la lame de verre sur une petite plaque entre la lentille du microscope et le minuscule miroir incliné en dessous. Il se pencha sur l'oculaire et tourna lentement l'espèce de bouton fixé au cylindre de laiton. Puis il se redressa et s'écarta. À mon tour, j'appuyai un œil sur le caoutchouc tiède. Au début, l'image était embrouillée, mais je tournai la vis. Apparut alors la plus ignoble créature que j'aie vue de ma vie. La plus féroce aussi. Un corps bulbeux constitué d'une armure segmentée hérissée de piques. Un œil fixe et sans expression. Des trompes recourbées à l'endroit où aurait dû se trouver la bouche : le monstre semblait dévorer l'arrière-train d'une autre créature. Sous son ventre faisaient saillie de multiples pattes semblables à celles d'un homard.

— Quel âge ce spécimen a-t-il ? demandai-je, certaine que cette chose avait disparu de la Terre depuis longtemps, au même titre que tout ce que M. Margalo avait trouvé sur sa falaise.

— Eh bien, je dirais quelques mois, répondit-il.

J'eus un mouvement de recul.

— Vous ne voulez tout de même pas dire que de telles créatures arpentent aujourd'hui la Terre ?

— Disons plutôt qu'elles sautent. Ce que vous voyez est une puce.

Se dirigeant vers la fenêtre, il fit glisser son mouchoir sur le bord. De retour, il secoua la poussière qu'il avait recueillie sur un autre rectangle de verre – appelé « porte-objet », précisa-t-il – et je tournai la molette... la saleté était vivante ! Grouillante, immonde, étrangère. Me recroquevillant intérieurement, je m'interdis de réagir. Au bout d'un moment qui me sembla raisonnable, je me redressai.

— Vous avez ri lorsque j'ai évoqué les fantômes, et vous vous êtes moqué de mon *Cochlea sarmatia*, mais il n'existe rien de plus fantastique que ce que je viens de voir.

— Précisément, mademoiselle Bell.

Il me tendit une petite tige en bois, dont un bout était emmailoté dans de la ouate.

— Passez ce tampon sur vos gencives.

Je m'exécutai. Il frotta la ouate sur un porte-objet tout propre, et je jetai un coup d'œil. Tourbillonnants citoyens de la bave. Légèrement défaillante, j'eus un mouvement de recul.

— Ne craignez-vous pas la contagion, monsieur Margalo ?

— Nullement. La présence de ces créatures est parfaitement normale.

— Vous avez peut-être l'habitude d'élèves plus sales.

— Je vous assure, mademoiselle Bell, que ces créatures prolifèrent sur... et en nous tous. Notre peau, nos cheveux, la bouche, le système digestif, l'appareil urogénital... c'est-à-dire...

Il se racla la gorge.

— Nous grouillons de vie microscopique.

De toute évidence, il s'échauffait, car il avait pris une teinte cramoisie.

— Poursuivez, monsieur Margalo, je vous prie.

— Eh bien, c'est le fabricant de lentilles hollandais Van Leeuwenhoek qui a été le premier à voir ces créatures dans une goutte d'eau de pluie. Il leur a donné le nom d'animalcules. Nous les appelons micro-organismes, parmi lesquels on retrouve d'innombrables bactéries, et nous pouvons postuler que certaines de ces créatures, voire plusieurs, favorisent notre santé ou, du moins, ne sont pas nuisibles. Vous voudrez peut-être prendre des notes.

— Elles ne sont donc pas propres... à ma Condition ?

— Votre... Dites-moi, mademoiselle Bell. Quelle est donc votre Condition ?

— Je souffre d'une susceptibilité morbide aux microbes.

Il fronça les sourcils sans piper mot.

— C'est pour cette raison, poursuivis-je, que je ne quitterai le domaine que le jour où je l'aurai surmontée. Et que nous recevons peu de visiteurs : nous craignons que j'attrape quelque chose.

— Vous êtes souvent malade ?

— Je ne le suis jamais.

— Ah.

— Contrairement à mon frère.

— ... Vous avez un frère ?

— Il est mort.

— Je suis désolé.

— Pas moi.

Il grimaça.

— Permettez-moi d'étoffer: je ne voudrais pas que vous me jugiez insensible. S'il avait vécu, voyez-vous, il aurait eu du mal à oublier que notre mère a payé ma vie de la sienne.

— Je vois.

— Nul ne pourrait lui reprocher de me haïr.

— Il n'aurait pas nécessairement réagi de cette façon.

Devant l'expression de M. Margalo, je faillis lui demander s'il avait entendu un cri dans la nuit. Je repoussai cette idée. En quoi cette histoire concernait-elle les monstres microscopiques, les antiques fougères et les preuves de l'infini? Car, s'il n'avait ni commencement ni fin, notre monde était lui-même Dieu, et nous des émanations de cette étincelle divine...

— L'électricité, dis-je.

C'était un mot que j'avais entendu prononcer par l'administrateur du domaine de père, M. Mungo.

— Que voulez-vous savoir sur l'électricité?

— Tout. Allez, je vous écoute.

Le souper de ce soir-là contrasta vivement avec celui de la veille. Père posa la même question:

— Puis-je vous demander, monsieur Margalo, sur quoi ont porté les leçons que vous avez données aujourd'hui à votre élève?

Cette fois, cependant, M. Margalo répondit:

— Monsieur le baron, j'ai eu le privilège d'initier mademoiselle Bell à des notions modernes de géologie, de microbiologie...

— Père, le monde est vieux de centaines de millions d'années, peut-être davantage.

J'avais prononcé ces mots avec un sentiment d'urgence quasi irrépressible.

Regardant au-dessus des verres de ses lunettes, père répondit doucement:

— Vraiment?

— Et il y a des créatures invisibles à l'œil nu qui rampent sur nous, au moment même où nous mangeons notre soupe, et notre soupe elle-même grouille de vie invisible!

Père eut un léger mouvement de recul.

— Eh bien, eh bien, fit-il en riant. « Celui-là a eu du courage, qui a été le premier à manger une huître. » Je suppose qu'on peut en dire autant d'un bol de soupe.

— Ces créatures sont inoffensives, père, elles sont... eh bien, elles sont peut-être même utiles, n'est-ce pas, monsieur Margalo ?

— C'est une question qui soulève des débats au sein des plus hautes instances scientifiques.

— Saviez-vous, père, qu'une pomme de pin pousse en spirales de huit d'un côté et de treize dans le sens contraire, selon une séquence qu'on appelle la suite de Fibonacci, chaque nombre étant la somme des deux qui le précèdent, à moins que la pomme de pin ne pousse en spirales de sept d'un côté et de onze de l'autre, auquel cas elle obéit à la règle des nombres de Lucas, moins fréquents mais tout aussi fonctionnels, et qui, bien qu'ils soient différents des nombres de Fibonacci, tendent vers le même but, nommément le nombre d'or de ce bon vieux Euclide! — lequel s'exprime par le nombre irrationnel un virgule six un huit zéro trois trois neuf huit huit sept quatre neuf huit neuf quatre répété *ad infinitum*, dont la notation décimale résulte des efforts de notre compatriote John Napier, à qui nous devons aussi des logarithmes infiniment sympathiques expliquant les cornes des chèvres et une myriade d'autres structures animées et inanimées ?

— Je confesse mon ignorance.

— À la demande de mademoiselle Bell, dit M. Margalo, nous avons abordé, outre les mathématiques, l'histoire naturelle et l'électricité.

— Vous semblez surpris, monsieur Margalo.

— Le rythme est... remarquable.

— Pour une élève de sexe féminin, vous voulez dire ?

— Pour un élève, point.

Père se tourna vers moi et, pendant un moment, je craignis qu'il réitère ses inquiétudes au sujet de la surutilisation de mes facultés mentales. Il déclara plutôt :

— Pour ma part, il va sans dire que je ne suis nullement surpris.

Il posa sur moi un regard empreint de fierté paternelle. J'étais rayonnante. Derrière ses lunettes, ses yeux étaient moites.

Cruikshank entra avec une assiette de mouton nappé de sauce aux câpres et un bol de rutabagas et de patates. Loin du silence dans lequel se prenaient les soupers d'antan, celui-là fut ponctué de rires et d'échanges animés.

— Du bordeaux, je crois, Cruikshank, dit père au milieu du repas.

M. Margalo posa des questions intelligentes, et père obligea son hôte en racontant l'histoire de Fayne. Il décrivit avec éloquence la diversité des oiseaux de notre lande, qu'il voyait rarement dans

leurs habitats, désormais, en raison de la sensibilité de ses yeux. Timidement, M. Margalo avoua alors :

— Je suis moi-même passionné de botanique.

Au détour des conversations, M. Margalo interrogea père sur Byrn. Sujet improbable s'il en fut. Devant les questions de mon précepteur et les réponses amusées fournies par mon père, je compris que la singularité de Byrn ne se limitait pas à sa façon de parler. Père alla jusqu'à faire comparaître le vieil homme à tout faire dans la salle à manger. Ainsi, j'examinai Byrn par les yeux d'un inconnu, et j'eus le sentiment qu'un élément familier du mobilier de Fayne avait pivoté sur son axe. Je vis donc Byrn sous un jour nouveau : il avait l'air d'un fossile. En sabots et en blouse de lin crasseuse. Et je me demandai si M. Margalo jugeait extraordinaires d'autres habitants de Fayne. Cruikshank entra alors avec le pouding. Du *jaune mange**. Deux portions.

I. MARGALO. NOTES DE TERRAIN, LE 5 JUIN 1887

Élève, douze ans, sexe féminin.

Mémoire prodigieuse, soif de connaissances. Peut-être capable d'apprendre à penser.

Tenue quasi médiévale, *id est* tunique écarlate ornée du blason des Bell (*Salamander rampant* bleue sur fond de vignes), *leggings* en daim, bottes. Tenue peu conventionnelle, pour ne pas dire excentrique, mais pratique, étant donné l'emplacement isolé et le terrain accidenté (alors raturer « excentrique »).

Arrivé hier matin par chaise de poste à l'Inn at the Kenspeckle Hen d'Aberfoyle-on-Feyn. Recueilli par un vieil homme qui m'a soulagé de ma malle et l'a balancée à l'arrière d'un dog-cart. Je n'ai saisi ni son nom ni les réponses qu'il a faites à mes questions sur le comté. Mais j'ai été frappé par la force physique de cet homme âgé. Ai interrogé lord Henry pendant le souper. Le vieillard, m'a-t-il dit, est né « dans le marais », produit d'une souche locale dont les origines datent d'« avant la Conquête ». Il « fait en quelque sorte partie de la maison ». Amusé par ma curiosité, lord Henry a ordonné à la servante (Cruikshank, muette) qui assure le service pendant les repas d'aller chercher le vieil homme.

Il est entré dans la salle à manger accompagné d'une odeur de gibier que je n'avais pas remarquée à l'air libre. Il portait, comme précédemment, une blouse et des *leggings* rustiques. Chauve, voûté, mais grand et musclé. Il a la bouche édentée, noire, mais quelques

molaires jaunies bien visibles lui permettent sans doute de mâcher, car aucun homme ne survit longtemps à ses dents.

Lord Henry a demandé à « Burn » de nous révéler « le secret » de sa vitalité. Le vieillard a marmotté une réponse. L.H. l'a remercié et renvoyé chez lui. Se tournant vers moi, il a dit :

— Eh bien, monsieur Margalo, votre curiosité est-elle satisfaite ?

— Monsieur le baron, j'ai entendu votre domestique dire qu'il se nourrit de laids êtres debout.

L.H. a ri. M^{lle} Bell a traduit les paroles du vieillard :

— Lait de chèvre et boue.

Je m'interroge sur la présence, dans ces landes, de propriétés chimiques qui, si nous parvenions à les isoler et à les identifier, se révéleraient bénéfiques pour l'humanité. Selon Paracelse, les Romains buvaient la boue des landes et les anciens Celtes encourageaient leurs bêtes à consommer ce limon, auquel ils attribuaient des propriétés médicinales. Si on doit prendre les affirmations de Paracelse avec un grain de sel, force est d'admettre que la sagesse populaire a parfois ouvert la voie à des découvertes scientifiques.

La nourrice, M^{me} Knox, a des origines paysannes. Sa tête a la forme et la couleur d'un navet, et j'en suis à me demander si ce cas particulier ne corroborerait pas la théorie des caractères acquis de Lamarck : ici, en effet, on consomme ce robuste tubercule en grande quantité. (Cette dernière remarque est farfelue. L.H. n'est pas avare de son bordeaux.)

Forte d'une nouvelle audace, je grimpai les marches et levai de nouveau la chandelle et les yeux sur le portrait du palier. Cette fois, je regardai mon frère sans détour. Blotti dans les bras de sa mère, le petit ange aux yeux gris contemplait le monde d'un air béat. Ce soir-là, je le détestai un peu moins. Après tout, j'avais un précepteur, et lui était mort.



Calais, France
Le 28 juillet 1871

Ma chère Taffy,

Je n'ai encore rien dit parce que personne n'a besoin de mauvaises nouvelles. J'ai donc attendu d'être redevenue tout à

fait sereine. Alors voici : j'étais enceinte et je ne le suis plus. Tout a commencé à Paris, il y a quelques semaines, et s'est terminé avant d'avoir vraiment débuté. Je n'ai rien dit à Henry et j'ai fait de mon mieux pour laver moi-même le jupon incriminant – je ne pouvais tout de même pas laisser le personnel du Grand Hôtel du Louvre s'en charger. En ce sens, je demeure une incorrigible Yankee : je me préoccupe de l'opinion des représentants de la classe inférieure – ou, en tout cas, de celle de la femme de chambre parisienne, une traîne-misère qui m'a tout de même donné le sentiment d'être une imposteur (je reste persuadée qu'elle a pressenti sous « Marie » la « Mary » souterraine). J'imagine le mépris qui l'aurait habitée en découvrant la preuve de mon *petit** malheur : *moi**, la Yankee prétentieuse qui se donne de grands airs et, pendant ce temps, *ploc*. Rien de plus que des règles dérégées, en fin de compte, alors je ne m'en fais pas et tu ne devrais pas t'en faire non plus parce que, au train où vont les choses, je devrais avoir de bonnes nouvelles très bientôt (ici, tu peux imaginer un clin d'œil salace de ma part, comme je t'imagine t'empourprant).

Ma prochaine lettre te parviendra de notre point de chute en ville.

Affectueusement,
Mae

5

DANS MON ESPRIT, un précepteur était une sorte de récipient qui déverserait son contenu dans mon cerveau, après quoi je serais pleine d'éducation. À la place, mon précepteur ouvrait chaque jour le Livre de la vie et m'invitait à décider sur quoi porteraient non pas les réponses – car elles sont aussi nombreuses que les faux bourdons dans une ruche –, mais bien les Questions. Une bonne Question est la reine des abeilles.

Chaque journée était aussi riche en merveilles que la malle de M. Margalo. La première journée débuta ainsi :

— Introduction générale à la chimie. Commençons par les éléments connus.

— Facile : la terre, l'air, le feu et l'eau.

En guise de réponse, il posa devant moi une feuille de vélum sur laquelle figurait un tableau asymétrique divisé en carrés : on y

FAYNE
Ann-Marie MacDonald

Extraits de la critique

Best-seller national n° 1 au Canada

Livre de l'année selon *The Globe and Mail*

L'un des meilleurs romans canadiens en 2022 selon CBC

Lauréat du prix Paragraphe Hugh MacLennan (Quebec Writers' Federation)

« MacDonald réussit à merveille à créer un riche univers victorien vu à travers les yeux d'une jeune fille. [...] Avec la sensibilité et les rebondissements qui rappellent *Bleak House* de Charles Dickens et la dynamique maîtres et domestiques de séries comme *Downton Abbey*, le quatrième roman de MacDonald est un hommage à l'art de raconter des histoires et une réussite qui remet en question les caractéristiques du genre. »

Quill and Quire (critique étoilée)

« Captivant, magnifique, drôle. »

The Globe and Mail

« Splendide. Dans cette œuvre qui honore la nature, [MacDonald] marie avec talent le mystique et le scientifique, et l'illumine d'éclairs d'humour. Elle explore des thèmes intemporels tels que la confiance et la tromperie en amour et en amitié, tout en abordant les questions de genre et de sexe avec beaucoup de profondeur et de sensibilité. Au centre de tout cela, dans un décor digne d'un conte de fées, la touchante Charlotte tient les lecteurs en haleine tandis qu'elle démêle des secrets de famille enfouis au cœur des blessures intergénérationnelles [...] Grâce au dénouement émouvant et poétique, l'inoubliable *Fayne* se glisse sous la peau comme par enchantement. »

Montreal Review of Books

« Une histoire complexe de pouvoirs étouffants et de normes contraignantes. [...] *Fayne* questionne et se moque de certains fondements de la fin de l'ère victorienne : la sexualité, le genre, la classe sociale, la science. »

Toronto Star

« Les sœurs Brontë, Bugs Bunny et les Beatles : On ne dirait pas que ces influences mènent à un chef-d'œuvre gothique, mais c'est pourtant ce que propose le nouveau roman d'Ann-Marie MacDonald. »

The Irish Times

« C'est de la fiction à son meilleur, décrivant intelligemment le chaos de la vie et les barrières censées le contenir, c'est une histoire de désir et de cœurs battants et blessés. »

The Financial Times

ANN-MARIE MACDONALD est une romancière, dramaturge, actrice et animatrice télé récompensée par de nombreux prix. Pour la scène, elle a notamment écrit les pièces *Goodnight Desdemona (Good Morning Juliet)*, *Belle Moral: A Natural History* et *Hamlet-911*, ainsi que le libretto de l'opéra de chambre intitulé *Nigredo Hotel* et le livre et les paroles de la comédie musicale *Anything That Moves*. Elle a signé trois romans à succès publiés en français par Flammarion Québec : *Un parfum de cèdre*, *Le vol du corbeau* et *L'air adulte*, qui ont remporté plusieurs prix. Une réussite qui ne se dément pas avec la parution de *Fayne (Fayne: L'histoire fantastique de C. Bell)*, Flammarion Québec, 2024), lauréat du prix Paragraphe Hugh MacLennan. Ann-Marie est diplômée du Programme Interprétation de l'École nationale de théâtre du Canada. En 2019, elle est devenue officière de l'Ordre du Canada pour sa contribution au domaine des arts et son militantisme LGBTQ2SI+. Elle est mariée à la metteuse en scène de théâtre Alisa Palmer, avec qui elle a deux enfants.